PR hc 101P
M

La fin du monde selon les mages occidentaux

I

Introduction

Nous entendons par mages occidentaux ceux que les anciens appelaient, d'un nom sémitique, « maguséens » (μαγουσαῖοι[1]), c'est-à-dire les membres de ces colonies mazdéennes qui s'établirent sous les Achéménides à l'ouest de l'Iran, depuis la Mésopotamie jusqu'à la mer Égée et qui s'y maintenaient encore sous l'Empire romain[2]. Le peu que nous savons des doctrines de ces mages nous montre qu'elles ne s'accordaient qu'en partie avec la religion de l'Avesta et des livres sacrés des Parsis. Elles avaient subi, beaucoup plus fortement que le zoroastrisme orthodoxe, l'influence des spéculations « chaldéennes », c'est-à-dire de cette théologie astrologique qu'enseignait jusque vers le commencement de notre ère le vieux clergé de Babylonie[3]. Si ces croyances des maguséens ne peuvent donc prétendre représenter la pure tradition perse, elles ont pour l'histoire de notre civilisation européenne une importance plus grande que les dogmes du mazdéisme, tels qu'ils ont été

1) Μαγουσαῖοι = « magušayâ » ; cf. mes *Mon. myst. Mithra*, I, p. 9, n. 1.

2) J'ai parlé de cette *Diaspora* iranienne *Mon. myst. Mithra*, I, pp. 7 sq., cf. *Religions orientales*[4] 1929, pp. 133 ss., et Ed. Meyer, *Ursprung und Anfänge des Christentums*, 1921, II, pp. 72 ss.

3) Une inscription récemment découverte montre que l'action du paganisme sémitique s'est exercée jusqu'en Susiane : elle donne à Ahoura-Mazda le nom araméen de *Mârâ* ; cf. *Comptes rendus Acad. Inscr.* 1930, p. 218.

Bibliothèque Maison de l'Orient
146520

formulés par le clergé sassanide et se sont transmis aux Parsis modernes. La *Diaspora* juive s'est trouvée en mainte contrée mêlée à la *Diaspora* iranienne, et les Grecs ont été en contact plus direct et plus prolongé avec les mazdéens d'Anatolie et de Mésopotamie qu'avec ceux de Persépolis ou d'Ecbatane. Si le judaïsme et le syncrétisme hellénistique ont fait des emprunts à la religion des Perses, c'est surtout sous la forme que celle-ci avait prise en dehors de sa première patrie. Comparer comme on l'a fait souvent certaines croyances judéo-chrétiennes à celles qui sont consignées dans les livres sacrés du parsisme[1], est une entreprise scabreuse. Beaucoup de ces livres pehlvis, et même une grande partie de l'Avesta sont d'une date relativement tardive, ou, tout au moins, indéterminée, et le plus souvent nous ne savons ni jusqu'à quelle époque remontent, ni dans quel milieu sont nées les traditions qui y sont reproduites. De pareils rapprochements ne sont qu'un pis aller. Nous y sommes obligés, faute de mieux, parce que nous ignorons quelles étaient les doctrines des mages qui étaient les contemporains et les voisins des Juifs et des Grecs. Mais si nous pouvions retrouver ces doctrines, nous aurions évidemment une base beaucoup plus solide pour instituer des comparaisons et tirer des conclusions.

Je voudrais essayer cette reconstitution pour un ensemble de croyances dont est manifeste l'analogie avec les idées qui se sont répandues en Europe, j'entends les prédictions sur la fin du monde. Nous disposons, à ce sujet, d'une double tradition.

D'une part les mystères de Mithra, qui se propagèrent dans l'Empire romain, sont directement issus de la religion des maguséens d'Anatolie ; ils offrent le même mélange caractéristique de légendes iraniennes et de science chaldéenne. Or, une découverte récente, celle du bas-relief

1) Je songe surtout, pour le sujet qui nous occupera ici, à l'ouvrage de Böklen, *Die Verwandschaft der jüdisch-christlichen mit der persischen Eschatologie*, 1902.

de Dieburg [1], nous a apporté de précieuses indications sur l'eschatologie mithriaque. Elle nous a fourni la preuve qu'un hymne attribué aux mages par Dion Chrysostome exprime leurs croyances avec une fidélité jusqu'ici insoupçonnée. D'une façon générale, on peut s'avancer plus loin aujourd'hui que je n'y étais parvenu quand, vers la fin du siècle dernier, je cherchais ma voie sur un domaine encore obscur. Nous pénétrons maintenant plus avant dans le syncrétisme qui a précédé et préparé la formation des mystères mithriaques et nous pouvons mieux distinguer les éléments qui s'y sont combinés.

D'autre part nous possédons quelques fragments d'une apocalypse d'Hystaspe, qui ont été récemment commentés avec une grande érudition par un théologien hollandais, M. Windisch [2]. Il résulte de ses recherches que la révélation attribuée au vieux roi de Perse, n'est pas, comme on l'admettait généralement, une œuvre juive ou judéo-chrétienne [3], mais un produit du syncrétisme oriental, dont l'auteur vivait vers le début de notre ère. Elle est donc contemporaine de la diffusion des mystères de Mithra ; mais elle représente une tradition indépendante de ceux-ci. Ces deux témoignages, comme nous le verrons, s'éclairent, se corroborent et se complètent l'un l'autre. Ce qu'ils nous apprennent remonte à une source commune, c'est-à-dire aux doctrines chaldéo-persiques acceptées par les mages occidentaux.

Voyons donc premièrement ce que les textes et les monuments mithriaques nous apprennent sur la fin de notre espèce et la destruction de l'univers.

I. — Les mystères de Mithra

Le témoignage de Tertullien. — Depuis longtemps on a utilisé, pour déterminer la fonction de Mithra aux derniers

1) Cf. *infra*, p. 36.
2) H. Windisch, *Die Orakel des Hystaspes* dans *Verhandelingen der kon. Akad. te Armsterdam*, nouv. série, t. XXVIII, 1929, n° 3.
3) Ainsi Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes*, t. III³, pp. 450 ss.

jours, un précieux passage de Tertullien [1], où il nous apprend que ce dieu *imaginem resurrectionis inducit*. La résurrection des morts est une croyance de l'ancien mazdéisme qui a passé dans les mystères persiques d'Occident [2]. Il ne paraît pas douteux que la représentation de Mithra tauroctone, constamment reproduite dans les cryptes sacrées, est l'*imago resurrectionis* dont parle Tertullien. En effet, selon les livres pehlvis, quand les défunts seront sortis de leur tombe, le héros Shaoshyant tuera un taureau merveilleux et de sa graisse mêlée au jus du Haoma blanc, il préparera un breuvage d'immortalité pour tous les hommes [3]. On a donc rapproché ce récit des bas-reliefs romains et l'on en a conclu que le rôle attribué par le parsisme à Shaoshyant était dévolu en Occident à Mithra, qui ici était regardé comme l'auteur de la résurrection [4].

Mais dans le récit que font les livres mazdéens du grand drame qui doit se passer quand l'humanité tout entière sera rappelée à la vie, Shaoshyant a encore une autre mission : dans l'assemblée immense que forment les ressuscités, il doit séparer les bons d'avec les méchants [5]. Bien que ce point ne soit pas positivement attesté par les écrivains grecs ou latins, il paraît certain que la même juridiction divine appartenait à Mithra. En effet, déjà dans l'Avesta il est le dieu de la justice et de la vérité, et suivant la tradition parsie il est l'un des trois juges de l'âme au moment où elle va traverser le redoutable pont Cinvât [6]. Il resta dans les pays helléniques le θεὸς δίκαιος [7]. De plus, il avait été identifié à Babylone avec le dieu solaire Shamash, grand justicier. Sous cette influence chaldéo-persique, le Soleil fut regardé

1) Tertullien, *De praescr. haeret.* 40.
2) Cf. sur tout ceci mes *Monuments rel. aux mystères de Mithra* [cités dans la suite M. M. M.], I, pp. 187 ss.
3) Boundahish, XXX, 25.
4) M. M. M., *l. c.*
5) Boundahish, XXX, 10 ss. ; 27. Cf. Gall, Βασιλεία τοῦ Θεοῦ, 1926, pp. 141 ss.
6) Sur cette doctrine, cf. Söderblom, *La vie future selon le mazdéisme*, 1901, p. 95 sq.
7) M. M. M., II, p. 91, nº 3.

dans tout l'Orient et plus tard jusque dans le monde latin, comme le révélateur des crimes cachés et le redresseur de tous les torts[1]. C'était naturellement à lui qu'était réservé au jour suprême de châtier les coupables et de récompenser les justes. Cette fonction de juge de l'humanité est d'ailleurs inséparable de celle d'auteur de l'incendie de la terre, qui, on le verra (p. 37), appartient incontestablement à Mithra.

L'hymne des mages chez Dion. — Nous avons signalé jusqu'ici des croyances communes à tous les mazdéens, où les sectateurs de Mithra se sont bornés à réserver un rôle de premier ordre à leur dieu. Mais la question se complique pour la plus remarquable de toutes les sources d'information qui nous soient parvenues sur l'eschatologie des mystères persiques : l'exposé de la vie de l'univers que Dion Chrysostome a inséré dans un de ses discours et qu'il emprunte, dit-il, « à un mythe chanté par les mages dans leurs cérémonies secrètes[2] ». On a depuis longtemps supposé que le rhéteur de Pruse, conférencier à succès, qui parcourut en tous sens l'Asie Mineure, s'inspirait dans ce brillant morceau d'un hymne sacré des maguséens de ce pays, ancêtres des mystes romains de Mithra, et nous verrons qu'une découverte archéologique est venue apporter une confirmation inattendue de cette conjecture. Résumons le contenu de ce « chant barbare ».

L'univers est figuré par un quadrige que conduit le dieu suprême et dont les quatre chevaux, symboles des éléments, se meuvent incessamment dans un cercle immuable. Le premier qui porte sur sa robe éclatante les signes des astres, parcourt avec une rapidité extrême la périphérie de la carrière fixée : c'est l'incarnation de l'éther brûlant. Le second, moins fort et moins rapide, a un pelage sombre, dont un seul côté

1) Cf. mon mémoire *Il Sole vindice dei delitti* dans *Mem. pont. Accad. romana Archeol.*, I, 1923, pp. 66 ss.

2) Dion Chrysostome, *Or.*, XXXVI, 39 ss. (t. II, p. 11 ss. von Arnim) ; cf. mes *Monuments Myst. Mithra* (cités dans la suite M. M. M.), II, p. 60 ss. : « Μῦθος ἐν ἀπορρήτοις τελεταῖς ὑπὸ μάγων ἀνδρῶν ᾄδεται. » Cf. § 43 : βαρβαρικὸν ᾆσμα ἐπᾴδων.

s'éclaire aux rayons du soleil : il représente l'air. Le troisième, qui marche plus lentement encore, est consacré à Poseidon, maître des eaux. Enfin, le quatrième pivote sur lui-même, en rongeant son frein, tandis que les autres tournent autour de lui, comme autour d'une borne : c'est l'image de la terre. Longtemps le quadrige accomplit en paix ses évolutions, sans que ses chevaux se nuisent dans leur marche régulière, mais, au bout d'une longue période, une haleine brûlante émise par le premier coursier, échauffe les autres et surtout le quatrième, dont elle enflamme la crinière superbe et détruit la parure. Les Grecs ont rappelé cet accident par la fable de Phaéthon qui, ayant voulu monter sur le char du Soleil son père, consuma les plantes et les animaux jusqu'à ce qu'il périt lui-même frappé par le feu plus puissant de la foudre. D'autre part, après de nombreuses années, le cheval de Poseidon s'étant épuisé en efforts, inonde de sa sueur son voisin qui, par l'abondance de ces eaux, souffre alors un mal contraire au premier. C'est ce que rappellent les Grecs par le déluge, où Deucalion préserva seul le genre humain d'une destruction totale. Le conducteur du quadrige cosmique emploie ces moyens violents pour faire rentrer les hommes dans le devoir. Cependant après avoir été longtemps dirigé par cet aurige divin, l'attelage périt, sa nature se transforme, les chevaux échangent leur nature, comme si un sculpteur, ayant modelé en cire des figurines, empruntait à l'une de quoi compléter les autres et finissait par les fondre toutes en une seule. Alors le coursier vainqueur de cette lutte, devenu tout puissant par son triomphe, s'identifie avec le conducteur même du char. Dion s'étend sur ce phénomène merveilleux en des termes qui ne conviennent qu'à la conflagration universelle (ἐκπύρωσις) des stoïciens. Toutefois cette destruction de l'ordre actuel des choses n'est pas définitive. Le dieu suprême, saisi du désir de reprendre la direction de son quadrige, recrée un monde harmonieux, qui est plus beau et plus brillant que le précédent.

Si nous recherchons de quels éléments est formée la

cosmologie qu'enseigne cet hymne des mages, nous y reconnaî trons sans peine une doctrine caractéristique des Chaldéens. Les prêtres astrologues de Mésopotamie, en méditant sur les révolutions des astres, avaient conçu un système qu'au IIIe siècle avant notre ère, Bérose exposait aux Grecs, et dont on peut suivre la transmission jusqu'à l'époque byzantine[1]. L'éternité de l'univers se décomposait en une série de « grandes années » où se reproduisaient exactement les mêmes phénomènes. Chacune avait son été et son hiver : le premier se produisait, selon Bérose, quand les sept planètes entraient en conjonction dans le signe du Cancer, le second quand elles étaient réunies dans celui du Capricorne. Cet hiver cosmique amenait un déluge, l'été, un incendie de la terre.

Dans les mystères de Mithra, cette théorie astrologique se combina, nous le verrons, avec des croyances iraniennes. Mais à première vue le résumé de Dion ne laisse presque rien apercevoir de ces idées spécifiquement mazdéennes. Une autre influence est au contraire manifeste dans l'exposé du sophiste grec : celle de la philosophie stoïcienne. C'est aux doctrines du Portique sur la destinée de l'univers que le conférencier a voulu intéresser son auditoire, par la transparente allégorie qu'il développe[2]. A la vérité il est difficile de faire le départ entre les théories stoïciennes et chaldéennes, car, en l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons nettement distinguer, dans le système cosmique de Zénon et de ses disciples, ce qu'ils ont emprunté à l'astrologie fataliste de l'Orient et ce qu'ils lui ont prêté. Mais pour l'eschatologie qui nous occupe, l'altération que la pensée grecque a pu faire subir aux traditions orientales n'a pas été fondamentale et le rapprochement entre les spéculations des philosophes et les croyances asiatiques n'est pas dû ou n'est

1) Sénèque, *Quaest Nat.*, III, 29, 1 ; cf. M. M. M., I, p. 169 ; Bidez, *Bérose et la grande année* dans *Mélanges Frédéricq*, Bruxelles, 1904, p. 9-19 ; Schnabel, *Berossos*, 1923, p. 94-ss. ; Carcopino, *Virgile et le mystère de la IVe églogue* 1930, p. 31 ss.

2) Ivo Bruns, *De Dione Chrystomo critica et exegetica*, Kiel, 1892.

dû qu'accessoirement à Dion. Il est l'œuvre des maguséens d'Asie Mineure qui, avant le commencement de notre ère, avaient déjà hellénisé leurs mystères[1]. C'est ce qui peut être aujourd'hui démontré avec certitude.

S'il est deux détails du discours qu'on pourrait être tenté d'attribuer au rhéteur de Pruse, ce sont bien les rapprochements établis avec les fables de Phaéthon et de Deucalion. J'avais autrefois regardé ces passages comme interpolés par Dion dans le « chant barbare » des mages[2]. Mais j'étais dans l'erreur, et la preuve du contraire nous a été fournie par la découverte, faite en 1926 à Dieburg près du *limes* germanique, d'un remarquable bas-relief mithriaque[3]. Dans un cercle, qui doit figurer la sphère du monde, on voit, à la partie inférieure, un groupe formé de la Terre, de l'Océan et du Ciel. Au-dessus Phaéthon est représenté au moment où il obtient de son père Hélios de conduire le quadrige, dont déjà les chevaux lui sont amenés par les Vents (Pl. I).

Or, dans ses *Dionysiaques*, Nonnos, à deux reprises, assimile Mithra à Phaéthon[4]. Il était, pour nous servir de l'expression même du poète, un « Phaéthon assyrien en Perse », formule qui, dans sa concision, exprime d'une manière frappante la combinaison des trois éléments, le grec, le chaldéen et l'iranien, qu'offrait la légende mithriaque.

La théologie stoïcienne, conformément à son système d'exégèse physique des récits de la Fable, avait expliqué les mythes de Deucalion et de Phaéthon comme des allégories du déluge (κατακλυσμός) et de la conflagration du monde (ἐκπύρωσις)[5]. Cette interprétation, qui était courante, peut

1) Cf. M. M. M., I, p. 236.

2) M. M. M., II, p. 63, mais cf. *ibid.*, I, p. 34.

3) Publié et bien commenté par Behn, *Das Mithrasheiligtum zu Dieburg* (Römisch-Germanische Forschungen, I), Berlin, 1928 ; cf. ma note dans le *Journal des savants*, 1927, p. 122 ss.

4) Nonnos Panop., *Dionys.*, XXI, 247 : Μίθρης, Ἀσσύριος Φαέθων ἐνὶ Περσίδι. XL, 399 : Εἰ Κρόνος, εἰ Φαέθων, πολυώνυμος εἴτε σὺ Μίθρης, Ἥλιος Βαβυλώνος.

5) Origène, *Contra Celsum*, I, 19 ; Manilius, IV, 832 ss ; cf. I, 734 ss. ; Lydus, *De Mensib.*, IV, 153 (p. 169 Wünsch) ; Proclus, *In Tim.*, I, p. 139, 16 ss. Diehl ; cf. Max. Meyer, *Hermes*, XX, 1885, p. 136 ss. ; Roscher, *Lexikon*, s. v. « Phaethon », col. 2189.

PL. I. — BAS RELIEF MITHRIAQUE DE DIEBURG

Dans un cercle, portant une dédicace à Mithra, et qui représente la sphère du monde, on voit, à la partie inférieure, un groupe de l'Océan, du Ciel et de la Terre. Au-dessus, Hélios, assis sur son trône, entouré des Saisons, accueille la prière de son fils Phaéthon, qui lui demande de conduire son char, dont les Vents amènent les quatre chevaux. — Les écoinçons sont occupés par des bustes des Vents, soufflant dans quatre directions.

seule expliquer la confusion étrange de figures aussi différentes que celle de l'aurige présomptueux qui, par sa maladresse aurait provoqué un désastre, s'il n'avait été foudroyé par Zeus, avec celle du dieu de la lumière et de la vérité conçu par la théologie mazdéenne. Mithra est devenu le Phaéthon iranien uniquement parce qu'il était l'auteur d'un grand incendie cosmique [1]. Toutefois il faut noter que, d'après le récit de Dion, le dieu est seulement l'agent de l'ἐκπύρωσις périodique qui ravage la surface de la terre, enflamme les forêts, brûle la végétation et fait périr les êtres vivants, mais non de cet embrasement général qui transformera l'univers entier en une masse ignée et provoquera, selon les stoïciens, la confusion de tous les éléments. Le drame dont Mithra-Phaéthon est l'auteur se différencie de cette catastrophe suprême de la vie du Grand-Tout. C'est ce qui apparaîtra plus clairement dans la suite (p. 42).

Nous nous trouvons ici, on le voit, assez loin du pur mazdéisme, et l'on se demandera ce qu'il subsiste d'idées originairement iraniennes dans ce syncrétisme. Mais en réalité la théorie astrologique des inondations et des incendies périodiques a servi à justifier scientifiquement de vieilles croyances des mages. Comme les Grecs, comme les Babyloniens, les Perses avaient la tradition d'un déluge, celui du bon pasteur Yima, qui construisit un abri souterrain pour sauver des eaux les germes de tous les êtres vivants, quand, après un terrible hiver, la fonte des neiges ou les pluies eurent submergé les campagnes [2]. Yima a pu devenir Deucalion, comme Mithra Phaéthon. Toutefois la légende racontée par les prêtres de Mithra semble avoir été plus proche du récit babylonien du déluge que de celui des livres zends ou pehlvis.

1) Cf. Behn, *op. cit.*, p. 21. — D'après un papyrus d'Oxyrynchos (t. XV, p. 158, l. 64), sur lequel M. Bidez attire mon attention, Mithra fut assimilé à un autre héros de la mythologie grecque, Prométhée. Le motif en est sans doute que Prométhée était, pour les philosophes, celui qui a fait descendre le feu céleste pour animer le corps de l'homme. Nous reviendrons ailleurs sur cette identification.

2) Vendidad, Farg. 2, 21 ss. Cf. M. M. M., I, p. 168 et Usener, *Sintfluthsagen*, 1899, p. 209 sq. La forme primitive de la légende est celle d'un hiver neigeux ; la pluie diluvienne est une addition postérieure. — Cf. p. 61, n 3.

Cette conclusion résulte de l'étude des monuments figurés, et il faudrait, pour en fournir les preuves, en entreprendre ici un commentaire archéologique illustré de reproductions. Nous nous bornerons à indiquer brièvement la nature de ce témoignage. Les bas-reliefs mithriaques offrent parfois une série de tableaux reproduisant des épisodes de la cosmogonie, telle qu'on l'enseignait dans les mystères [1]. Or, entre une scène de gigantomachie, qui représente sous un déguisement grec la défaite des esprits du mal, soulevés contre le ciel aux origines du monde [2], et celle de la naissance de Mithra, sortant de la pierre qui, selon la légende, l'avait enfanté, on voit un personnage barbu, étendu sur des rochers. Parfois il est désigné par les cornes ou les pinces de homard qui surmontent sa tête comme étant l'Océan, ou, pour mieux dire, la divinité des Eaux [3]. Mais d'ordinaire à cette même place un personnage semblable, couché sur des rochers, tient une arme, le plus souvent mutilée, mais qu'un bas-relief italien, entré tout récemment au Musée des Thermes, a permis de reconnaître avec certitude : c'est la *harpè* et ce dieu est Kronos [4]. L'on songera alors immédiatement à la fable de Kronos, qui détrôné par Zeus, fut enfermé dans une grotte où il continue à rendre des oracles pendant son som-

1) Cf. M. M. M., I, p. 154 ss. ; Behn, *Das Mithrasheiligtum zu Dieburg* p. 11 sq.

2) M. M. M., I, p. 157.

3) M. M. M., I, p. 99 ss., 155. — La succession gigantomachie, Océan [Kronos], Mithra *saxigenus* se retrouve sur les bas-reliefs de Virunum (*Mon.*, 235 *b*), Mauls (239), Osterburken (246), Sarrebourg (273) et aussi sur celui du Val di Non [Mon. 114, où ma description est à modifier] et sur celui de Nersae, cité plus bas. — L'Océan [ou Kronos] apparaît dans une suite un peu différente à Neuenheim (Mon. 245), peut-être à Dieburg, où le dieu serait non couché, mais assis [Behn *l. c.* l'interprète comme Ahriman]. — La doctrine mithriaque est ici d'accord avec les traditions mazdéennes. Selon le Boundahish (ch. VI sq.), la première lutte soutenue par le Créateur contre l'Esprit du mal fut l'assaut infructueux des démons contre le ciel, la seconde, l'invasion d'Ahriman, qui fut repoussé par l'eau que Tishtar fit pleuvoir, inondant toute la terre. Ce mythe du déluge a dû se combiner dans les mystères de Mithra avec la légende babylonienne de Xisouthros.

4) Bas-relief découvert à *Nersae in Aequiculis* dans les Abruzzes (doit être publié par Mancini, *Notizie degli Scavi*, 1931). Rapprocher la même figure de Saturne sur la plaque de Quadraro (Mon. 85 = Amelung, *Sculpt. Vatic. Mus.*, Chiaram., 569).

meil[1]. Mais pourquoi dans l'art mithriaque la figure d'un dieu aquatique peut-elle prendre la place de celle de Kronos ? La clef de ce petit problème semble se trouver dans le récit fameux que fait Bérose du déluge babylonien[2]. Kronos aurait révélé dans son sommeil[3] au héros Xisouthros que le 16 du mois Daisios un cataclysme ferait périr toute l'humanité, et il lui aurait ordonné de construire un vaisseau immense et de s'y réfugier avec sa famille et tous les animaux. Je n'insiste pas ici sur les détails de la légende qui est toute proche du récit biblique. La sculpture mithriaque rappellerait donc, si nous ne nous abusons, le souvenir d'une inondation qui à l'origine des âges se serait étendue sur la terre entière et que les mages hellénisés d'Asie Mineure rapprochaient du mythe de Deucalion[4].

Ces mages pouvaient trouver aussi dans leurs traditions sacrées un équivalent approximatif de la fable de Phaéthon conduisant le char du Soleil. Nous avons vu en commençant, que Mithra devait présider au jugement des morts ressuscités. Mais à ce jugement se rattache déjà dans les plus anciens hymnes de l'Avesta une sorte d'ordalie par le feu. Les Gâthas attestent déjà clairement cette croyance, et bien qu'elle soit parfois obscurcie par d'autres conceptions dans les écrits avestiques et pehlvis postérieurs, elle resta toujours, dans la religion de Zoroastre, un trait essentiel de l'eschatologie[5]. A la fin du monde, les métaux contenus dans le sein de la terre entreront en fusion, et se répandront à sa surface. Tous

1) Roscher, *Lexikon*, s. v. « Kronos », col. 1482 ss.

2) *Fr. Hist. Gr.*, II, p. 501, fr. 7; Schnabel, *Berossos*, 1923, p. 264, fr. 34, 36. Cf. Usener, *op. cit.*, p. 13 ss., 257.

3) Selon le texte de Syncelle (tiré d'Eusèbe), τὸν Κρόνον αὐτῷ κατὰ τὸν ὕπνον ἐπιστάντα φάναι, Kronos aurait apparu à Xisouthros pendant le sommeil de celui-ci. Mais il est probable que le véritable sens est que Kronos pendant son propre sommeil a rendu un oracle : cf. *supra* n. 1.

4) Comparer la transformation de la fable de Deucalion à Hiérapolis d'après Lucien, *De dea Syria*, 12 s. — Il existait en Phrygie une légende locale du déluge. Peut-être les croyances des mages se sont-elles combinées dans ce pays avec celles des colons juifs ; cf. Schürer, *Gesch. jüd. Volkes*, III[3], 18 ss. et Bousset-Gressmann, *Relig. des Judentums*[3], p. 493.

5) L'origine et l'évolution de cette antique conception mazdéenne ont été bien retracées par Gall, *op. cit.*, 90 ss., 104 ss., 144 ss., cf. Darmesteter, *Avesta* t. I, p. 224, n. 39 ; p. 227, n. 15.

les hommes devront traverser ce fleuve rouge mais il restera inoffensif pour les justes, et ne fera sentir sa morsure qu'aux impies[1]. Seulement, tandis que dans les Gâthas cette épreuve doit servir à distinguer les bienheureux des damnés, plus tard ce déluge de feu est conçu comme purifiant de leurs souillures tous ceux qui s'y plongent et préparant la rénovation de la terre[2]. Une doctrine aussi ancienne et aussi persistante du zoroastrisme ne peut avoir été ignorée des mages occidentaux. La meilleure preuve qu'ils l'ont répandue dans les pays hellénisés, c'est qu'on la trouve clairement exprimée dans les oracles sibyllins[3] et qu'elle a laissé des traces nombreuses dans la littérature judéo-chrétienne[4]. En particulier les apocryphes l'ont accueillie avec une faveur significative et, l'idée étant devenue courante, il n'est pour ainsi dire aucune vision du jugement dernier ou de l'enfer où n'apparaisse le « fleuve de feu » pour châtier les réprouvés[5].

Certaines allusions, certains commentaires de ces écrivains trahissent l'influence de théories stoïciennes, et ils nous permettent de mieux saisir comment, à l'époque alexandrine, la spéculation philosophique s'était emparée du vieux mythe iranien, pour le transformer à sa guise. L'idée d'un torrent incandescent sorti des entrailles du sol avait probablement été suggérée à Zoroastre par le spectacle d'éruptions volca-

1) Boundahish, XXX, 18 (trad. West) « The fire and halo melt the metal of Shatvaīrô in the hills and mountains and it remains on this earth like a river. Then all men will pass into that melted metal and will become pure ; when one is righteous, then it seems to him just as though he walks continually in warm milk, but when wicked, as though in this world he walks continually in melted metal. »

2) Gall, *op. c.*, p. 143.

3) *Or. Sib.*, II, 253 : Καὶ τότε δὴ πάντες διὰ αἰθομένου ποταμοῖο | καὶ φλογὸς ἀσβέστου διελεύσονθ' · οἵ τε δίκαιοι | πάντες σωθήσοντ' · ἀσεβεῖς ἐπὶ τοῖσιν ὀλοῦνται | εἰς αἰῶνας ὅλους. Cf. II, 196-205.

4) Les textes sont cités p. ex. dans Hastings, *Encycl. of religion* s. v. « Eschatology », col. 390. On trouve encore cette doctrine chez Méthodius d'Olympe, l'adversaire d'Origène ; cf. Atzberger, *Gesch. der christl. Eschatologie*, Fribourg. 1896, p. 482. — Cf. *infra*, ce qui est dit de Lactance (p. 88).

5) Cf. Bousset, *Antichrist*, ch. XIX. Chez les apocryphes le « fleuve de feu » emprunte des traits à la fois à celui des mages et au Pyriphlégéton des Grecs. Cf. par exemple la description de l'Apocal. de Paul, 31 (dans Tischendorf, *Apocal. Apocr.*, p. 56, trad. lat. dans James, *Apocr. anecd.*, p. 28) ; *Apocalypsis Anastasiae*, c. 3, ed. Homburg, p. 16-5 ; 18, 11. — Cf. *infra* p. 41 note 3.

niques dans le pays où il vivait[1]. Mais pour les stoïciens, cette coulée de lave en ignition devient « un flux du feu de l'éther se déversant d'en haut[2] ». Cette rivière brûlante, selon les mages, distingue infailliblement les bons qu'elle épargne d'avec les méchants qu'elle torture : elle doit donc être douée de raison[3]; elle est formée de ce « feu intelligent » (πῦρ νοερόν) qui, pour les disciples de Zénon, est l'énergie divine répandue dans la nature entière mais qui se concentre avec le plus d'éclat et de puissance dans le soleil[4]. Le mythe mazdéen, qui montre Mithra descendant sur la terre pour y faire couler ce courant de feu, signifiait donc que l'astre flamboyant, devenant en quelque sorte présent ici bas, remplissait notre monde de ses ardeurs dévorantes[5]. Toutefois l'élément igné, suivant les docteurs du Portique, a une double propriété, il est à la fois destructeur et vivifiant, comme

1) Gall., *op. cit.*, p. 92.

2) Philon, *De aetern. mundi*, 27, § 147 (à propos de l'ἐκπύρωσις) : « Ῥεῦμα αἰθερίου πυρὸς ἄνωθεν ἐχχεόμενον »; cf. *Vita Mosis*, II, 10, § 55 ss. : Κεραυνοὶ ῥυέντες ἐξ οὐρανοῦ. C'est cette conception qu'implique l'expression de Dion (§ 47), ἰσχυρὸν ἄσθμα προσπεσὸν ἄνωθεν.

3) Cette idée est plusieurs fois exprimée dans les textes gnostiques ou chrétiens : *Pistis Sophia*, 45 (p. 49 Schmidt) : « J'ordonnerai au *feu sage*, que franchissent les parfaits (τέλειοι), de dévorer les tyrans ». Cf. 115 (p. 193, 34) où il est question du puissant « feu sage », qui brûle les péchés et pénètre dans l'âme pour la purifier. *Testament d'Isaac* trad. Barnes (dans les *Texts and studies* de Robinson, II, 2, p. 146 ss) : « The Angel brought me to a river of fire... And the river had intelligence in the fire, that it should not hurt the righteous but the sinners only, burning them. And it burnt every one of them, because of the stinking and loathsome odour which enwrapt the sinners [cf. Boundahish, XXX, 31 trad. West : the stench and pollution which were in hell are burnt in that metal]. Clément d'Alexandrie. *Eclog. Proph.*, 25, 4 (p. 144, 7 Stählin) : Ἀγαθὴ γὰρ δύναμις τὸ πῦρ νοεῖται καὶ ἰσχυρά, φθαρτικὴ τῶν χειρόνων καὶ σωστικὴ τῶν ἀμεινόνων, διὸ καὶ φρόνιμον λέγεται παρὰ τοῖς προφήταις τοῦτο τὸ πῦρ. Origène, *In Ezech. hom.*, I, 3 (p. 324 Bährens) « Ignis iste sapiens... ut illaesum relinquat qui in me est lapidem pretiosum, ut mala tantum consumat quae feci. » L'expression πῦρ φρόνιμον (cf. *infra* p. 42, n. 3) ne se trouve pas dans la Bible. Les « prophètes » dont parle Clément Alexandrie doivent être des apocryphes. Peut-être fait-il allusion à l'apocalypse d'Hystaspe; cf. *infra*, p. 88.

4) Πῦρ νοερόν : cf. Zeller, *Philos. Gr.*, IV[3], p. 141, n. 2; *Fragm. Stoic.*, fr. 1.032 (t. II, p. 307, v. Arnim); fr. 443 (II, p. 146, 18), du Soleil, fr. 806 (p. 223, 8). Sur le soleil πῦρ νοερόν, *mens mundi et temperatio*, cf. ma *Théologie solaire* (*Mém. sav. étr. Acad. Inscr.*, XII, 1909), p. 15 [461] ss.

5) Comparer le développement d'Origène, *Contra Celsum*, IV, 12-13. — Pour Cléanthe, qui par la prééminence qu'il accorde au soleil dans sa cosmologie, se rapproche des Chaldéens plus que tout autre penseur grec, c'est le soleil qui lors de l'ἐκπύρωσις absorbe en lui les autres astres (fr. 510 Arnim), cf. aussi Eustathe *In Iliad.* Θ, 19 (p. 595. 15).

le montre la chaleur du soleil[1]. C'est pourquoi il peut en même temps sauver les justes et punir les impies, ou plutôt, car cette idée semble avoir prévalu en Occident comme chez les mazdéens orthodoxes (p. 40), il effacera par sa brûlure les souillures des coupables[2]. Les docteurs chrétiens d'Alexandrie ont spiritualisé plus tard l'interprétation stoïcienne de la doctrine perse et il parlent d'un « feu raisonnable » (πῦρ φρόνιμον) qui, invisible, pénètre dans l'âme des pécheurs pour la purifier[3].

L'hymne des mages que résume Dion distinguait nettement cette petite ἐκπύρωσις, incendie qui dévaste la surface de notre globe, de la grande ἐκπύρωσις, qui devait le détruire. Quand notre période cosmique aura atteint son terme, une lutte s'engagera entre les chevaux du quadrige symbolique, qui se disputeront la palme dans l'arène du monde. Mais le vainqueur de ce grand combat sera nécessairement le coursier le plus ardent. Il fera fondre ses compagnons, comme s'ils étaient de cire[4], et l'univers entier se résoudra dans le feu divin, qui n'est autre que le Dieu suprême. Mais ce Dieu, bientôt ressaisi du désir de conduire un autre quadrige, engendrera un monde nouveau « meilleur et plus brillant »

1) Cf. par exemple Cicéron, *Nat. deor.*, II, 40-41 ; Cléanthe, fr. 504, v. Arnim (t. I, p. 113). Voir aussi *infra* p. 88. n. 5

2) Dion explique seulement (§ 50) que ces calamités sont envoyées par l'Etre suprême pour ramener les hommes dans le devoir. Mais cf. Origène, *Contre Celse*, IV, 64 = *Fragm. Stoïc*, 1174 v. Arnim (t. II, 337, 30) : Τηροῦσαν τὰ ἐπὶ γῆς πρόνοιαν ἢ καταλυσμοῖς καὶ ἐκπυρώσεσι καθαίρουσαν. Cf. Anrich, *op. cit.* [*infra*] p. 98 ss., p. 107 s.

3) Clem., Alex., *Strom*, VII, 6 (34, 4), p. 27 Stählin. Cf. *Paedag.*, III, 8, p. 262, 13 ; Origène, *De orat.*, 29, 15 (p. 390, Koetschau) ; Minutius Felix, 35, 3 : *Sapiens ignis*. D'autres textes où apparaît ce πῦρ φρόνιμον sont cités par Anrich, *Clemens und Origenes als Begründer der Lehre vom Fegefeuer* dans *Theolog. Abhandlungen für H. J. Holtzmann*, p. 112 s., qui a bien reconnu l'origine stoïcienne de cette notion, mais n'a pas aperçu ses rapports, avec le « fleuve de feu » des mages. Les textes me paraissent l'établir à l'évidence.

4) Dion, § 53 : Ἀναλώσαντα τοὺς ἄλλους καθάπερ οἶμαι τῷ ὄντι κηρίνους. Cf. Plutarque, *De comm. not.* 31, p. 1075 C. = *Stoïc. fragm.*, 1049 (II, p. 309, 36 v. Arnim : le feu fera périr les dieux mêmes τηκτοὺς καὶ αὐτοὺς ὥσπερ κηρίνους καὶ καττιτερίνους ὄντας. Je ne trouve pas cette comparaison dans nos textes mazdéens, mais elle est biblique (Psaume, XCVII ; 5. Michée, I, 4) : en présence de l'Éternel les montagnes fondent comme de la cire devant le feu. Elle a passé dans la littérature apocalyptique (Hénoch Ethiop., I, 6 ; LII, 6 ; Ps. Hippol., *De consum. mundi*, c. 37 Ὁ πυρινὸς ποταμὸς καταναύσει ὄρη... καὶ τὸν αἰθέρα διαλύσει ὥσπερ κηρόν).

qui, dans la fleur de sa jeunesse sera d'une indicible beauté. Le démiurge ne le créera pas sujet à la faiblesse du premier âge, mais avec toute la perfection d'une splendeur achevée.

La forme que Dion a donnée à la fin de ce tableau est stoïcienne et son langage est celui de l'école, mais ici encore le fond de son discours reproduit fidèlement, on n'en peut douter, les croyances des mages d'Asie Mineure. La doctrine de l'antithèse et de la lutte des quatre éléments était un des dogmes capitaux des mystères de Mithra, qui ont clairement subi à cet égard l'action de la théologie chaldéenne[1]. Un groupe symbolique représente fréquemment cette compétition des quatre principes constitutifs de la nature, et la place qu'il occupe dans la sculpture sacrée, près du Mithra tauroctone, s'explique par l'importance qu'avait dans l'eschatologie cette lutte du feu avec l'air, l'eau et la terre. D'autre part, les livres sacrés du mazdéisme sassanide parlent souvent de la rénovation de l'univers, mais pour eux, elle suit immédiatement la résurrection et le passage du fleuve de métal liquéfié, qui purifiera tout, même l'enfer[2]. La doctrine des mages occidentaux s'écartait ici de celle du clergé de l'Iran. Sous l'influence de la cosmologie chaldéo-stoïcienne, elle avait admis une disparition totale des éléments consumés par le feu[3] et la création d'un univers entièrement différent du nôtre et qui devait être le séjour des élus. Mais la croyance à la rénovation de notre terre est antérieure à celle de son anéantissement, et déjà l'Avesta décrit, en des termes qui rappellent la louange que fait Dion de sa radieuse jeunesse, « ce monde nouveau, soustrait à la vieillesse et à la mort, à la décomposition et à la pourriture, éternellement vivant, éternellement accroissant, alors que les morts se relèveront, que l'immortalité viendra aux vivants, que le monde se

1) Cf. M. M. M., t. I, pp. 99 ss., 106 ss.

2) Boundahish, XXX, 32. La rénovation se produit au bout de neuf mille ans [cf. *infra*, p. 56 sq.] avec la résurrection : Mainog-i-Khirad, LVII, 31 ; Dadistan-i-Dinik, II, 8.

3) Cf. *infra*, p. 93, le passage d'Hystaspe τῶν φθαρτῶν ἀνάλωσιν διὰ πυρός. — C'était aussi la doctrine manichéenne ; cf. M. M. M., I, p. 34, n. 4.

renouvellera à souhait[1] ». Seulement, pour l'écrivain sacré, cet état bienheureux devait se prolonger à jamais, tandis que le rhéteur stoïcien, conformément à la doctrine du Portique, ne lui accordait qu'une brève durée dans le déroulement indéfini des phénomènes physiques.

Nigidius Figulus et l'échelle de Celse. — Un fragment de Nigidius Figulus[2], que sa date relativement reculée suffirait à recommander à notre attention, rappelle que certains théologiens répartissent les âges successifs du monde entre des dieux divers et il ajoute « Certains aussi, comme les mages, disent qu'il y aura un règne d'Apollon. Il faut voir si par là ils n'entendent pas la conflagration ou, pour l'appeler ainsi, l'*ecpyrosis.* »

Quel est le dieu mazdéen dont le nom est traduit ici par celui d'Apollon? Évidemment Mithra, qui est pour ses fidèles le « Soleil invincible ». La grande inscription d'Antiochus de Commagène, qui est contemporaine de Nigidius, appelle ce dieu Ἀπόλλων Μίθρας Ἥλιος[3], et même en Occident, on le trouve invoqué comme *Sol Apollo anicetus*[4]. Stace et son

1) Yasht XIX, 14, § 89 (trad. Darmesteter, t. II, p. 638). Cf. Gall, *op. cit.*, p. 143 ss.

2) Servius, *Buc.*, IV, 10 = *Nigidii Fig. reliquiae*, fr. 67 Swoboda : « Nigidius de diis lib. IV : « Quidam deos et eorum genera temporibus et aetatibus [dipescunt]... nonnulli etiam, ut magi, aiunt Apollinis fore regnum : in quo videndum est, ne ardorem, sive ecpyrosis appellanda est, dicant. » Sur les rapports de ce texte avec le *tuus iam regnat Apollo* de la quatrième églogue, cf. Carcopino, *Virgile et le mystère de la IV^e E.*, p. 50 ss. — Salomon Reinach, après *regnum*, a ajouté [*ultimum*] et cette correction a été généralement acceptée (Boll, Norden, Carcopino). Elle se justifie en effet par une autre scholie de Servius (*Buc.* IV, 4) : « Sibyllae, quae Cumana fuit et saecula per metalla divisit, dixit etiam quis quo saeculo imperaret et Solem ultimum, id est decimum, voluit : novimus autem eundem esse Apollinem... Dixit etiam finitis omnibus saeculis rursus eadem innovari. « Cf. IV, 10 : « Ultimum saeculum ostendit, quod Sibylla Solis esse memoravit. » Si j'hésite néanmoins à introduire *ultimum* dans le texte de Nigidius, c'est qu'en réalité, comme on le verra, l'âge d'Apollon n'était pas le dernier mais l'avant-dernier. — Sur le sens de *videndum est... ne*, cf. Rose, *Journal of Roman Studies*, XIX, 1929, p. 265, qui note qu'elle répond à l'usage du grec ὅρα μή, en particulier chez Plutarque, c'est-à-dire que ces mots introduisent une opinion que Nigidius incline à adopter. — Pour l'emploi d'*ardorem*, cf. Cic., *Acad. prior.*, II, 37, 119 : « Ut omnis hic mundus ardore deflagret. »

3) Michel, *Recueil*, n° 735, l. 55 ; cf. M. M. M., II, p. 89.

4) Dans le mithréum de Vindobala : *Soli Apollini anicelo* (C. I. L., VII, 545 ; M. M. M., II, p. 161, n° 477).

scholiaste savent que Mithra est l'Apollon des Perses[1]. Il était pour ses fidèles, comme Apollon pour les Grecs, l'archer divin qui perce les méchants de ses flèches[2] et la face principale du bas-relief de Dieburg le montre sous l'aspect d'un cavalier décochant au loin ses traits, image du Soleil rapide dardant ses rayons sur la terre[3].

Nigidius suggère que cette attribution d'un âge futur à Mithra pourrait être mise en rapport avec la doctrine stoïcienne de l'ἐκπύρωσις. Qu'il faille, comme on l'a proposé, ou non, suppléer dans le texte après *regnum* le mot *ultimum*, il est certain que l'auteur de cette remarque plaçait la prédominance de l'Apollon mazdéen à la fin des siècles ; vraisemblablement, il avait quelque notion du rôle réservé à Mithra-Phaéthon, le dieu incendiaire, quand les temps seraient révolus. Peut-être a-t-il puisé cette information dans une source littéraire, mais, curieux, comme il l'était, de croyances exotiques, il a bien pu l'obtenir directement de la bouche de prêtres de Mithra, dont les adorateurs fondaient précisément à son époque, leur première communauté à Rome[4].

Donc, selon Nigidius, les mages prédisaient le « règne » futur de Mithra. L'expression employée *regnum* est remarquable ; en dehors du judaïsme, la seule religion qui ait annoncé expressément l'avènement du royaume de Dieu est le mazdéisme[5]. Dans les plus anciens hymnes de l'Avesta, les Gâthas, s'exprime déjà l'idée que le règne *(khšatra)* d'Ahoura-Mazda, encore imparfait dans le monde existant, doit, avec l'aide des fidèles, se réaliser pleinement dans

1) Stace, *Theb.*, I, 717 ss. Cf. la scholie de Lactantius Placidus « Dicit Apollinem a diversis gentibus variis appellari nominibus... apud Persas, ubi in antro colitur, Mithra vocatur ». Cf. Servius *supra*, p. 44 n. 2: « Eundem esse Apollinem ».

2) Textes cités M. M. M., I, 165, nº 1.

3) Behn. *op. cit.*, p. 8 ss. Le Mithra archer était probablement dans l'Iran un dieu chasseur (cf. Tacite, *Ann.*, XII, 13 et Latte, *Gnomon*, 1930, p. 555), mais les flèches qu'il dardait prirent une autre signification, lorsqu'il devint une divinité solaire.

4) Le culte de Mithra fut introduit à Rome par les prisonniers ramenés par Pompée après sa guerre contre les pirates ; cf. Plutarque, *V. Pomp.*, 24 ; M. M. M., I, p. 240, 244.

5) Carnoy, *L'idée du royaume de Dieu dans l'Iran*, dans *Muséon*, XXXIV, 1921, p. 81 ss. Cf. Gall, *op. cit.*, p. 83 ss., 95, 145.

l'avenir par la destruction des puissances du mal. Cette notion a pu se combiner aisément avec des idées chaldéennes, car l'astrologie a donné un grand développement au système des « chronocratores » (χρονοκράτορες), c'est-à-dire des planètes ou des signes du zodiaque qui, successivement, « dominent » (κυριεύω) le monde pendant un temps déterminé[1]. Nous allons voir comment ce syncrétisme s'est opéré chez les mithriastes.

Origène dans sa réfutation du *Discours véritable* de Celse[2], emprunte à cet adversaire de l'Église un renseignement précieux. On montrait, rapporte-t-il, dans les mystères de Mithra une échelle (κλίμαξ) symbolique, composée de sept portes et surmontée d'une huitième. « La première de ces portes — ce sont les propres termes de Celse[3] — est de plomb, la deuxième d'étain, la troisième de bronze, la quatrième de fer, la cinquième d'alliage monétaire, la sixième d'argent, et d'or la septième. La première est assignée à Saturne, la lourdeur du plomb faisant allusion à la lenteur de cet astre, la deuxième est celle de Vénus, dont la nature est comparable à l'éclat et à la mollesse de l'étain, la troisième celle de Jupiter, à cause de la résistance de l'airain où repose sa demeure[4], la quatrième, celle de Mercure, parce que le fer, comme ce dieu, se prête à tous les travaux[5], au trafic et à de nombreux usages, la cinquième, celle de Mars, car elle est composée d'un alliage inégal et variable, la sixième d'argent appartient à la lune et la septième d'or au soleil, astres dont ces métaux imitent la couleur. » Quant à la huitième,

1) Bouché Leclercq, *Astrol. grecque*, p. 488 ss.

2) Origène, *C. Celsum*, VI, 22 (p. 92, Koetschau) ; M. M. M., II, p. 32.

3) Κλίμαξ ἑπτάπυλος (ms. ὑψίπυλος), ἐπὶ δὲ αὐτῇ πύλη ὀγδόη· ἡ πρώτη τῶν πυλῶν μολίβδου, ἡ δευτέρα κασσιτέρου, ἡ τρίτη χαλκοῦ, ἡ τετάρτη σιδήρου, ἡ πέμπτη κεραστοῦ νομίσματος, ἡ ἕκτη ἀργύρου, χρυσοῦ δὲ ἡ ἑβδόμη· τὴν πρώτην τιθενται Κρόνου, τῷ μολίβδῳ τεκμηριούμενοι τὴν βραδύτητα τοῦ ἀστέρος, τὴν δευτέραν Ἀφροδίτης, παραβάλλοντες αὐτῇ τὸ φαιδρόν τε καὶ μαλακὸν τοῦ κασσιτέρου, τὴν τρίτην τοῦ Διός, τὴν χαλκοβατῆ καὶ στερρὰν, τὴν τετάρτην Ἑρμοῦ, τἠμονα γὰρ ἔργων ἁπάντων καὶ χρηματιστὴν καὶ πολύκμητον εἶναι τόν τε σίδηρον καὶ τὸν Ἑρμῆν, τὴν πεμπτὴν Ἄρεος, τὴν ἐκ τοῦ κράματος ἀνώμαλόν τε καὶ ποικίλην, ἕκτην Σελήνης, τὴν ἀργυρᾶν, ἑβδόμην Ἡλίου, τὴν χρυσῆν μιμούμενοι τὰς χρόας αὐτῶν.

4) Cf. Hom. *Il.*, I, 426, etc.

5) Cf. *Ib.*, VII, 48, etc.

la plus haute, elle devait représenter, selon Celse, la sphère des étoiles fixes, et l'échelle entière faisait allusion au passage des âmes à travers les sept cercles planétaires jusqu'au ciel le plus élevé. Toutefois Origène ajoute que ce philosophe, voulant faire étalage de sa science et montrer comme il connaissait la théologie des Perses, donnait de cette série planétaire une seconde explication, et il est regrettable que le polémiste chrétien n'ait pas cru devoir la reproduire comme la première.

On ne peut révoquer en doute l'exactitude d'un pareil témoignage sur les croyances des mithriastes. La doctrine de l'ascension des âmes à travers les sphères superposées des cieux était devenue un des dogmes capitaux d'une religion de salut[1] et on le retrouva dans l'échelle à sept degrés, composés de sept métaux et surmontés d'un huitième. Mais telle ne peut avoir été la signification première et véritable de cet emblème sacré. Il suffit pour s'en convaincre de considérer l'ordre où se présentent les planètes : l'âme aurait franchi d'abord le cercle de Saturne, le plus éloigné de la terre, pour sauter ensuite au troisième étage, celui de Vénus, rebondi au sixième pour retomber au deuxième et ainsi de suite. Si l'on avait voulu, par ce curieux accessoire des cérémonies mystiques, rappeler les croyance mithriaque à l'immortalité céleste, on aurait disposé les sphères des planètes dans l'ordre où, suivant l'ordonnance chaldéenne, elles se devaient se présenter successivement à l'âme qui les franchissait : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne.

Pour peu que l'on ait quelque teinture d'astrologie, on devinera sans peine quelles étaient les spéculations de Celse qu'Origène n'a pas reproduites. Que pouvait entendre par une échelle (κλῖμαξ) un clergé d'astrologues ? Ceux-ci, on s'en souviendra, avaient divisé la vie humaine par des « échelons »

1) M. M. M., I, p. 309 ss. — Sur l'échelle, qui en Égypte servait à monter au ciel, cf. mes *Etudes Syriennes* 1917, p. 91, n. 2.

(κλιμακτῆρες), qui marquaient des dates critiques [1], et un reste de cette théorie s'est conservé dans la médecine moderne, qui parle encore d'années « climactériques » en corrompant toutefois l'orthographe de cet adjectif en « climatériques [2] ». La doctrine la plus répandue dans l'antiquité était celle qui partageait la durée de cette vie en périodes de sept années [3] ou, selon une autre formule, y distinguait sept âges, dont chacun était soumis à l'influence d'une planète [4].

Mais l'astrologie établit un parallélisme constant entre le microcosme et le macrocosme. Les lois qui régissent la vie humaine s'appliquent aussi à celle de l'univers. Dans sa quatrième églogue, Virgile donne une expression poétique à ces idées lorsqu'il lie, par un synchronisme mystérieux, les métamorphoses de la terre à la croissance de l'enfant prodigieux qui va naître [5]. Aux sept âges de l'homme correspondront donc sept époques cosmiques. Plusieurs textes astrologiques nous exposent en effet, que l'existence de l'univers se divise en sept périodes de mille ans, subissant chacune la domination d'une planète [6], et cette théorie que les Chaldéens répandirent

1) Bouché-Leclercq, *Astrol. grecque*, p. 526 ss. ; *Realenc.*, s. v. Κλιμακτῆρες cf. Pline, H. N., VII, 161 : « Scansili annorum lege occidua, quam climacteras appellant. »

2) Cette suppression du *c* a induit à croire que le mot venait de climat, et l'on parle aujourd'hui de stations « climatériques ».

3) Aulu-Gelle, III, 10-9 : « Pericula vitae fortunarumque hominum, quae climacteres Chaldaei appellant, gravissimos quosque fieri septenarios. » Cf. Censorin, *De die natali*, XIV, 9.

4) F. Boll, *Lebensalter* dans *Neue Jahrb. Klass. Alt*, XXX, 1913, p. 112 ss. Sur le rapprochement des sept âges de l'homme et des climactères, cf. *ibid.*, p. 117.

5) Cf. Carcopino, *op. cit.*, p. 23 ss. — Cette similitude entre la vie de l'homme et celle du monde est naïvement formulée par Firmicus Maternus à propos précisément des périodes planétaires (III, 1, 16) : « Omnifariam ad imitationem mundi hominem artifex natura composuit, ut, quicquid substantiam mundi aut dissolvit aut format, hoc etiam hominem et formaret et solveret. » Cf. Bouché-Leclercq, *Astr. gr.*, p. 77 ss et passim.

6) Cf. les morceaux publiés *Cat. codd. astrol.*, IV, p. 114-118. La durée de la vie des hommes, dans chaque millénaire, est mise en relation avec celle de la révolution de la planète exerçant sa domination ; cf. *Cat.*, VIII, III, p. 199. — Un système plus compliqué de chronocratories, où les millénaires, les siècles, les décades d'années, les années, les mois, les jours et les heures sont répartis entre les planètes, est donné comme la δόξα Χαλδαίων, *Cat.* V, II, p. 133 ss. — Firmicus Maternus, III, 1, 10 ss. expose une théorie, où la lune, s'unissant aux six autres planètes, préside avec elles aux transformations successives de l'humanité, mais il n'indique pas la durée de chacune de ces périodes. Cf. Bouché-Leclercq, *Astr. gr.*

dans tout l'Orient [1], s'y est perpétuée avec une remarquable ténacité. Les Yézidis ou « adorateurs du diable », qui sont les derniers héritiers des maguséens, croient encore que « depuis le déluge sept mille ans se sont écoulés ; tous les mille ans un des sept dieux descend sur la terre, établit des statuts, des règles, des lois et remonte à sa place [2] ». Ces régents successifs ont pris chez les Yézidis le caractère de sheikhs divins. Ainsi s'est maintenue avec une surprenante fidélité en Mésopotamie l'idée du règne millénaire de chacun des dieux planétaires.

Les astrologues se représentaient donc la marche de l'histoire comme la montée d'une sorte d'escalier formé de paliers, où les conditions de vie demeuraient égales à elles-mêmes, et entrecoupé de marches, qui étaient les crises provoquant des mutations brusques. La preuve que l'échelle mithriaque symbolisait bien ces vicissitudes du genre humain,

p. 498 ss. et Sackur, *Sibyllinische Texte und Forschungen*, 1898, p. 138 ss. — Peut-être la division en six âges de Sénèque, *Octavia*, 395 ss. se rattache-t-elle à la même doctrine. — Bardesane justifiait la durée de 6.000 ans, assignée au monde actuel, par des calculs tirés des révolutions des planètes ; cf. *Patrologia Syriaca*, t. II, p. 612. Pour les théories analogues des chiliastes juifs et chrétiens, cf. *infra*, p. 70.

1) L'idée de sept périodes soumises aux sept planètes est commune à plusieurs religions et elle remonte à l'astrolâtrie babylonienne. Cf. Bousset *Archiv für Religionwiss.*, IV, 1901, p. 242 ss., qui en retrouve des traces déjà dans le livre d'Hénoch (Ethiop., c. LII). Nous verrons qu'elle existait dans le mazdéisme. Cf. *infra*, pp. 51,56. — Selon Schahrastâni, t. I, p. 276 trad. Haarbrücker, les Kajumarthîja enseignaient que ce monde inférieur doit appartenir 7.000 ans à Ahriman, qui alors le quittera et l'abandonnera à la Lumière. — Les Mandéens fixaient la durée du monde à 480.000 ans qui se répartissaient entre les planètes et les signes du zodiaque (Ginza, trad. Lidzbarski, p. 408 ss.). Cf. Blochet, *Etudes sur le gnosticisme musulman*, p. 58

2) Texte syriaque publié par Chabot *Journal Asiatique*, nouv. série, t. VII, 1896, p. 104 (trad. 120). Mêmes données dans un texte arabe publié par Isya Joseph, *Devil Worship, the sacred books of the Yezidis*, Boston, 1919, p. 41. On voit mieux ici comment la notion des « sept dieux » s'est altérée et quelle en est l'origine. Ces « anges » ont été créés chacun un jour différent de la semaine, souvenir de la domination des planètes sur celle-ci (Isya Joseph, p. 37 ; cf. Ménant, *Les Yezidiz*, 1892, p. 84 ; Furlani, *Testi religiosi dei Yezidi*, 1930, p. 82, n. 5 ; 90, n. 4). A la base de ces traditions se trouve le double patronage des planètes sur les jours et sur les millénaires, qui apparaît aussi dans nos textes astrologiques et dans Hystaspe (*infra*, p. 71). — Les Nosaïris (Alouites) divisent aussi le temps en sept cycles, correspondant chacun à une manifestation de la divinité. Dans chacune des périodes apparaît un prophète chargé d'apporter une religion nouvelle ; cf. Dussaud, *La religion des Nosaïris*, 1900, p. 42 s. — Le *Dabistân*, un ouvrage persan du XVII[e] siècle, attribue aux Parsis la doctrine que chaque planète régit d'abord seule un millénaire, puis une suite de millénaires, associée successivement à d'autres étoiles. Quand le règne de la lune est terminé, se produit le renouvellement du monde, et le commencement d'une période exactement semblable à la précédente (*Dabistân*, traduction Dalberg, Würzbourg, 1817, p. 25 ss.).

nous est fournie par les métaux qui la composent. La doctrine des quatre âges, d'or, d'argent, de bronze et de fer, qui marquent la déchéance progressive de l'humanité, est courante dans l'antiquité et son origine est fort ancienne. Elle était admise en Grèce au temps d'Hésiode, c'est-à-dire dès le VIII^e siècle[1] et Ovide l'exposait encore aux Romains, au début de ses *Métamorphoses*[2]. En Orient, le livre de Daniel s'en inspire[3], lorsqu'il fait de la statue, apparue en songe à Nabuchodonoser et composée d'or, d'argent, d'airain et de fer, l'emblème des quatre royaumes qui domineront la terre.

Ce système primitif dut être développé lorsqu'on songea à mettre les âges du monde sous le patronage des planètes : la série des métaux, comme celle de ces âges, s'enrichit de trois cases nouvelles pour former une hebdomade.

Les livres sacrés du mazdéisme nous offrent un exemple curieux de cette transformation. La Perse, comme l'Inde[4] et la Grèce, connaissait la division de l'histoire en quatre périodes, et un *nask* perdu de l'Avesta parlait d'un premier âge qui était celui de l'or, d'un deuxième, celui de l'argent, d'un troisième, celui de l'acier, et d'un quatrième « mêlé de fer[5] ». Les mêmes métaux sont nommés aussi au début du Bahman-Yasht, une apocalypse mazdéenne, dont nous aurons à reparler (p. 66). Zoroastre voit en rêve un arbre projetant quatre branches métalliques, dont Ahoura-

1) Hésiode, *Op. D.*, 106-201 intercale entre la « génération » de bronze et celle de fer une race de son crû, celle des héros, mais aucun métal ne la distingue. C'est une addition du poète introduite dans un schèma qui lui est antérieur. La constitution de ce système doit se placer entre l'époque d'Hésiode, c'est-à-dire le VIII^e siècle, et l'époque où le fer devint d'un usage courant en Grèce, vers le XI^e siècle. — Sur cette doctrine des quatre âges en Grèce et à Rome, cf. Roscher, *Lexikon* s. v. « Weltalter » ; Ed. Meyer, dans le *Genethliakon Carl Robert*, 1910, p. 157 ss.

2) Ovide, *Mét.*, I, 89 ss.

3) Daniel, II, 31.

4) Je n'exposerai pas ici des idées hindoues, qui n'ont que des rapports lointains avec notre sujet. Peut-être ont-elles quelque connexion avec celles de l'Iran et de la Grèce ; cf. Reitzenstein et Schäder, *Studien zum antiken Synkretismus*, 1926, p. 53 ss ; Abegg, *Der Messiasglaube in Indien und Iran*, 1928, p. 8 ss.

5) Le contenu de ce *Sudkar-nask* est conservé dans le Dînkart, IX, 8 (p. 181, trad. West). Cf. Söderblom dans Hastings, *Encycl. of religion*, s. v. « Ages of the world » (Zoroastrian), p. 207 ; Gall, *op. cit.*, p. 126 ss.

Mazda lui donne l'interprétation historique[1]. Celle-ci ne concorde pas pour la durée des périodes avec le premier texte. Mais immédiatement après cette vision, ce Yasht en rapporte une autre, qui n'est évidemment qu'un doublet, ou pour mieux dire une extension de la première. Le prophète aperçoit cette fois en songe un arbre à sept branches, qui sont d'or, d'argent, de bronze, de cuivre, d'étain, d'acier, et d'uñ « mélange de fer » et elles répondent de même à une septuple division de l'histoire des Perses[2]. Le bronze, le cuivre et l'étain ont été intercalés dans la série antérieure pour arriver au chiffre sacré de sept. Cette double doctrine des livres pehlvis est fort instructive. Si le mazdéisme orthodoxe, qui, en général, exclut l'astrologie chaldéenne de ses spéculations, a cependant admis la théorie des sept âges, à plus forte raison devait-on s'attendre à la trouver chez les mages occidentaux.

Considérons de plus près la série que nous offre l'échelle mithriaque. Nous en saisirons mieux le caractère en la comparant à d'autres semblables. Les astrologues, les alchimistes et les magiciens nous entretiennent souvent des relations des planètes avec les métaux[3]. Mais leurs attributions diffèrent en partie de celles de Celse. Si l'or, l'argent et le plomb appartiennent toujours au soleil, à la lune et à Saturne, le fer est régulièrement donné à Mars, le dieu de la guerre, et le cuivre à Vénus, la grande déesse de Chypre. Il n'y a d'hésitation chez ces auteurs que pour Jupiter et Mercure, l'un

1) Bahman-Yasht, I, 3 (p. 193 West).

2) Bahman-Y., II, 14 (p. 198 West). Cf. Söderblom, *l. c.* — Le *Zarâtusht-Nâma* p. 66, éd. Rosenberg, ne connaît que la seconde vision, celle des sept métaux, et la première paraît a voir été supprimée de la version du Bahman-Yasht qu'il paraphrase (Cf. *infra*, p. 67, n. 1). — Comparer les huit métaux qui naissent du corps de Gayômard mourant selon le Zad-Sparam (X, 2, p. 183 West) et selon le Grand Boundahish (Reitzenstein et Schäder, *op. cit.*, p. 228).

3) M. M. M., I, p. 118 ; cf. les tableaux dressés par Boll dans Roscher s. v. « Planeten », col. 2534 et surtout par E. von Lippmann, *Entstehung der Alchimie*, p. 216 ss. et t. II (1931) p. 169. La plus ancienne série complète de ces attributions se trouve chez Vettius Valens (I, 1) au IIe siècle de notre ère. — Il serait aisé d'augmenter le nombre des témoignages, cf. par exemple, en grec Constantin Manassès, 116 ss. et en arabe, le fragment publié par Ruska, *Planetendarstellungen in arab. Steinbüchern*, Heidelberg, 1919, p. 47.

ou l'autre recevant l'électrum ou l'étain, quand on ne réserve pas au second le vif-argent, métal liquide qui a gardé son nom en français[1]. C'est ce que montrera plus clairement le tableau suivant :

	Soleil	Lune	Mars	Mercure	Jupiter	Vénus	Saturne
Échelle mithriaque	or	argent	alliage monétaire	fer	bronze	étain	plomb
Tradition commune	or	argent	fer	électrum étain mercure	étain électrum	cuivre	plomb

Les connexions établies par la « théologie des Perses », comme dit Celse, ont donc un caractère tout particulier. On a l'impression d'une doctrine archaïque, qui s'est maintenue immuable dans une secte religieuse, tandis qu'en dehors d'elle, la science ou la pseudo-science faisait prévaloir un autre système.

Cependant Lobeck, à qui rien n'échappait, a signalé en passant[2] un texte où la corrélation supposée entre planètes et métaux se rapproche de celle des mithriastes. Il faut le chercher dans un volume presque introuvable les *Astrologica opuscula* d'Hagecius ab Hagek, parus à Prague en 1564[3]. C'est un passage d'un fragment anonyme et de date incertaine, mais qui remonte évidemment à une source arabe, car on y voit cités Apomasar et Mashalla. Je reproduis ici les lignes qui nous intéressent : *Planetae habent dominium super metalla, Saturnus habet dominium super plumbum, Jupiter super aes, Mars super cuprum, Sol super aurum, Venus super stamnum, Mercurius super argentum vivum, Luna super argentum, et sub dominio istarum planetarum, fiunt transmutationes metallorum.* L'on voit que ces « domi-

1) Vettius Valens seul dit d'Hermès κυριεύει χαλκοῦ καὶ νομίσματος παντός.
2) Lobeck, *Aglaophamus*, p. 936 note *d*.
3) J'avais cherché en vain ce volume rarissime à Paris. Mais mon am iM. Bidez a réussi à le trouver à la bibliothèque de Gand et il a bien voulu me transcrire le chap. VI, *De dominio planetanum super metalla* (C, 3, **verso**).

nations » s'apparentent à celles de l'échelle mithriaque, en ce que, contrairement à l'opinion communément admise, Jupiter a le patronage du bronze et Vénus de l'étain. Mais Mars n'a plus celui, si curieux, de l'alliage monétaire, et Mercure est devenu, comme chez d'autres auteurs tardifs, le maître du vif-argent. Nous nous trouvons probablement ici en présence d'une tradition aberrante, qui remonte à la même origine orientale que celle des mithriastes, mais a été légèrement modifiée au cours du temps [1].

Il me paraît que, si l'on examine de près la liste mithriaque, on sera frappé d'un fait qui atteste son antiquité. Les métaux des quatre premières planètes répondent à ceux qu'une très vieille croyance liait, nous l'avons vu, aux quatre âges du monde, or, argent, bronze, fer, sauf qu'au bronze on a substitué un autre alliage, que nous aurons à déterminer. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer la singulière attribution du fer à Mercure : celui-ci l'a obtenue parce qu'il occupait la quatrième place. Puis l'auteur de ce système, procédant à peu près comme celui de la seconde vision du Bahman-Yasht (p. 51), a donné aux trois autres astres le bronze, devenu disponible, puis l'étain et le plomb, qui n'avaient pas encore été utilisés.

La plus curieuse des correspondances établies par l'échelle mithriaque, est celle de Mars avec l' « alliage monétaire » (κεραστὸν νόμισμα, κρᾶμα), dont nous parlions à l'instant. Qu'entendait-on par cette expression ? Elle ne peut s'appliquer au bronze, puisque celui-ci est soumis à Jupiter. Dès lors, il doit s'agir de l'électrum, qui, dans d'autres listes, appartient à Jupiter ou encore à Mercure. Ici ce mélange d'or et d'argent suit immédiatement, dans la troisième case, les deux métaux précieux. Mais on n'a pu désigner l'électrum de la sorte que dans un pays où il était par excellence la matière employée pour la frappe. Or, les numismates nous apprennent que des monnaies de cet « or blanc » ont été émises d'abord,

1) Cf. Berthelot, *Alchimistes grecs*, t. I, p. 85, où l'on voit que, selon Albumasar, les Persans n'admettaient pas toujours les mêmes affectations que les Arabes.

depuis le VII^e siècle, en Lydie, puis dans les villes ioniennes de la côte de la mer Égée et de la Propontide. Son usage étendu y est dû à ce qu'on le recueillait à l'état natif dans les sables du Pactole et les quartz du Tmolus et du Sipyle [1]. Mais il était à l'origine dépourvu de nom spécifique. On lui appliquera plus tard celui de l'ambre, jaune comme lui, ἤλεκτρον, mais il est douteux que ce mot ait désigné le métal au lieu du succin avant le V^e siècle [2]. L'auteur lointain à qui remonte les attributions de notre échelle mithriaque, semble ne pas l'avoir encore connu, puisqu'il use, pour cet alliage d'une circonlocution caractéristique. Il a donc probablement vécu dans l'ouest de l'Asie Mineure sous les Achéménides. Or, nous savons que précisément en Lydie des colonies de maguséens s'étaient établies en grand nombre dès l'époque des Grands Rois, à Sardes, à Hypaepa, à Hiérocésarée et ailleurs [3]. Un détail révélateur du texte de Celse nous ramène ainsi à la région où nous savons que s'est élaborée la religion persique répandue dans l'Empire romain.

L'ordre suivi dans la disposition de l'échelle des planètes n'est pas celui de leur éloignement de la terre, la succession chaldéenne, qui s'introduit dans la science grecque au II^e siècle avant notre ère [4]. Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune, mais bien celle des jours de la semaine, qui en dérive, et ceci mérite d'être relevé. Franz Boll, qui s'est beaucoup préoccupé de l'origine de la semaine planétaire, dont la fortune devait être prodigieuse, inclinait à penser qu'elle était une invention des astrologues égyptiens Néchepso-Pétosiris (vers 150 av. J.-C.) [5]. Mais, quand Celse, le plus ancien écrivain qui, à notre connaissance, ait traité ce sujet,

1) Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité*, t. I, 192 ss. ; Babelon, *Traité des monnaies*, I, p. 357 ss.

2) Le premier exemple certain que l'on cite est un vers de Sophocle, *Ant.*, 1037 : ἀπὸ Σαρδέων ἤλεκτρον ; cf. *Realenc.*, s. v. « Elektron ».

3) M. M. M., I, 9 ss. ; *Realenc.*, s. v. «Anaïtis ». Cf. le sacrifice mazdéen de Dascylium, *Bull. Corr. hell.*, XXXVII, 1913, p. 340 et mes *Religions Orientales*[4], p. 275, note 29.

4) Cf. ma *Théologie solaire* (Mém. sav. étr. Acad. Inscr., t. XII), p. 472 ; Boll, dans *Realenc.*, s. v. « Hebdomas », p. 2.567.

5) Cf. Boll, *Realenc.*, *l. c.*, p. 2573 et *Lebensalter* [*supra*, p. 48, n. 4], p. 114, n. 1.

développait les raisons du patronage des sept astres sur l'hebdomade des jours, il ne donnait pas ces théories comme égyptiennes, mais comme l'expression de la « théologie des Perses[1] ». De même quand Lydus, dans son ouvrage *Sur les Mois*[2], expose comment les jours sont soumis aux planètes, il invoque en première ligne l'autorité des « Chaldéens » Zoroastre et Hystaspe. Il paraît donc bien établi que la semaine astrologique était un élément essentiel de la doctrine et du culte chez les maguséens, comme elle le resta plus tard dans les mystères de Mithra[3]. Personne ne supposera que ces maguséens l'aient empruntée à Pétosiris, pas plus d'ailleurs que ce dernier ne la doit aux premiers. Il paraît certain que cette théorie a passé de Babylonie d'une part chez les mages d'Asie Mineure, de l'autre chez les Égyptiens. Ceux-ci n'ont fait que vulgariser un système qu'ils n'avaient pas créé, mais grâce à eux et aux mithriastes, ce qui n'était que la « théologie » d'un clergé ou d'une secte, est devenu une croyance généralement répandue et qui a survécu même à la destruction du paganisme[4].

Les astrologues dans leurs systèmes de « chronocratories » ont mis en relation la domination des planètes sur les jours avec celle qu'elles exerçaient sur les années, les siècles et les millénaires[5]. A la petite hebdomade de la semaine, répondait la grande hebdomade des âges du monde, comme à l'année solaire la « grande année » cosmique. Mais il est intéressant d'observer comment les mages ont ici transformé,

1) Origène, *C. Cels.*, VI, 22 : Ἐξετάζει τὴν αἰτίαν τῆς οὕτω κατειλεγμένης τάξεως τῶν ἀστέρων... ἣ ἐκτίθεται Περσῶν θεολογίᾳ.

2) Lydus, *De Mensib.*, II, 4 (p. 21, 1, Wünsch) ; cf. II, 6 (p. 23, 17) ; II, 12 (p. 33, 3).

3) M. M. M., I, p. 119.

4) Cf. mes *Religions orientales*, pp. 155, 287, n. 25. — Selon Origène, Celse expliquait l'ordre des planètes qui régissent successivement les jours de la semaine par des μουσικοὶ λόγοι. Nous connaissons cette théorie par Dion Cassius (XXXVII 18 ; cf. Boll., *Realenc.*, s. v. « Hebdomas. », 2559). Tirée de l'intervalle de la quarte, elle se rattache à la doctrine de l'harmonie des sphères et a probablement pour auteurs les pythagoriciens d'Alexandrie. C'est par un ouvrage de cette secte que la « théologie des Perses » a dû être connue de Celse ; cf. *infra*, p. 90, n. 2.

5) Cf. *Cat. codd. astr.*, V, 2, p. 133 ss. [*supra*, p. 48, n. 61 ; Bouché-Leclercq, *Astr. gr.*, p. 491 ss.

pour les adapter à leur religion, les spéculations chaldéennes.

Pour les astrologues orientaux, comme pour les stoïciens, qui croyaient pareillement à l'éternité du monde, les planètes ne devaient jamais cesser de régir les choses terrestres et le jeu compliqué de leurs révolutions devant toujours les ramener, au bout d'un long cycle d'années, toutes dans la même position, des phénomènes identiques se repétaient à travers des âges sans fin. Une race humaine semblable à la nôtre devait renaître et des individus doués des mêmes qualités accomplir exactement les mêmes actes. A la fin d'une « grande année » commençait une autre « grande année[1] », qui reproduisait parfaitement les précédentes. Les mazdéens au contraire, comme les Juifs, croyaient à la création et à la destruction définitive de notre univers. Dans la série infinie des cycles astrologiques, ils ont découpé une hebdomade planétaire et pensé que le monde finirait quand chacun des sept astres aurait tour à tour régné sur lui. A chacun de ces règnes, les maguséens assignèrent une durée de mille ans et ceci semble bien leur appartenir en propre : les calculs des Chaldéens, comme Bérose, aboutissaient à des chiffres autrement élevés pour leur grande année[2]. Mais dès une époque très reculée le mazdéisme a admis pour la création une existence de trois fois trois mille ans. Déjà Théopompe, au IV^e^ siècle, rapporte que, suivant les mages, Ormuzd et Ahriman devaient dominer chacun à leur tour trois mille ans, puis se combattre trois mille ans, après lesquels l'Esprit du Mal serait mis définitivement hors de cause. Cette chronologie de neuf mille ans semble être la plus ancienne, et elle s'est perpétuée jusque dans certains livres pehlvis. Mais le mazdéisme orthodoxe, peut-être sous une influence

1) Apocatastase et palingénésie chaldéennes : cf. Bouché-Leclercq, *Astrol. gr.*, p. 33, n. 1 ; 39, n 1. Firmicus Maternus, III, 1, 9, la met en rapport avec l'ecpyrosis et le déluge de la grande année. Cf. Servius, *supra*, p. 44 n. 2, et Proclus *In Tim.*, I, p. 100, 29 Diehl. — Chez les Stoïciens : *Stoicor. fragm.*, II, 599, 624 ss. von Arnim ; Zeller, *Philos. Gr.*, IV^3^, 153 ss. Cf. aussi Carcopino, *Virgile*, p. 32 ss,. 44 ss.

2) Bouché-Leclercq, p. 39, n 1. Pour Bérose le chiffre indiqué varie de 473 à 432.000 ans.

grecque, plaça avant la cosmogonie une quatrième période de trois mille ans, où le Dieu suprême aurait créé les prototypes spirituels et immuables des êtres matériels, et il arriva ainsi à un total de douze millénaires [1], qu'on put mettre en relation avec les douze signes du zodiaque [2].

Il était plus difficile de faire coïncider les neuf mille ans avec les chronocratories planétaires. Pour y arriver, il fallut supprimer ou plutôt comprimer la dernière période. Les deux premiers tri-millénaires furent conservés et, à peu près comme le dit Théopompe, pendant le premier le Bien était censé prévaloir et pendant le second le Mal acquérir la prédominance. A la fin, la domination de l'Esprit pervers devenait intolérable; une réaction soudaine se produisait alors et, après une crise redoutable, le règne du Soleil ramenait pour mille ans l'âge d'or sur la terre. Ces spéculations chaldéo-persiques ont donné naissance à la croyance, si répandue sous l'Empire romain, que la durée du monde actuel devait être de six mille ans, jusqu'à la catastrophe qui y mettrait fin [4].

1) Plutarque, *De Iside et Osir.*, 47 : Θεόπομπος δέ φησι κατὰ τοὺς μάγους ἀνὰ μέρος τρισχίλια ἔτη τὸν μὲν κρατεῖν, τὸν δὲ κρατεῖσθαι τῶν θεῶν, ἄλλα δὲ τρισχίλια ἔτη μάχεσθαι καὶ πολεμεῖν καὶ ἀναλύειν τὰ τοῦ ἑτέρου τὸν ἕτερον, τέλος ἀπολείπεσθαι τὸν Ἀιδην. Cf. Boundahish, I, 20 (p. 7, trad. West) Mainog-i-Khirad, VIII, 11; Bahman-Yasht, III, 62. — Le terme de neuf mille ans, avant que le règne d'Ormuzd s'établisse, est aussi donné par Eznig, *Réfutation des Sectes*, II, 1 (p. 93, trad. Schmid) et par Théodore-bar-Khoni dans Pognon, *Inscr. mandaïtes de Kouabir*, 1898, p. 163. Cf. Benvéniste, *Persian religion*, p. 107 ss. — Les manichéens auraient admis la durée de 9.000 ans pour le monde selon Ebedjesu dans Assemani, *Bibl. Orient*, III, II, 631; cf. *infra* p. 71 n. 1.

La doctrine de la création des types spirituels antérieurs à celle du monde matériel est exposée dans le Boundahish, I, 8; XXXIV, 1. Mais elle se trouvait certainement dans l'Avesta quand il était complet. Cf. Söderblom dans Hastings *Encycl. of Rel.*, s. v. « Ages (Zoroastrian) », p. 208; Darmesteter, *Avesta*, t. III, p. LII : « Il est impossible de n'être point frappé du caractère tout platonicien de cette conception, qui est l'application de la doctrine des idées à la cosmogonie des mages. »

2) Boundahish, XXXIV, 2. Cf. l'Ouléima-i-Islam, trad. Blochet, *Revue hist. relig.*, XXXVII, 1898, p. 41 : « Chacun des signes du zodiaque est régent du temps (χρονοκράτωρ) pendant mille ans. » — Le zoroastrisme orthodoxe n'a jamais pu admettre la domination des planètes sur les millénaires, parce que celles-ci sont pour lui toutes indistinctement des puissances mauvaises, créatures d'Ahriman (cf. Mainog-i-Khirad, VIII, 17 ss., p. 34 West). Pour l'accepter une secte dissidente a dû conclure que le monde avait été livré 7.000 ans à la domination d'Ahriman (*supra* p. 49 n. 1), ce qui est contraire à l'orthodoxie.

3) Cf. *infra*, p. 70.

Les mages avec lesquels les Grecs ont été en contact, ont probablement cru, dès l'époque des Achéménides, à une période cosmique de 6.000 ans, dont la fin serait marquée par des calamités inouïes, suivies de l'apparition du sauveur dont les livres sacrés prédisaient la venue. Du moins, c'est ainsi que s'explique, semble-t-il, la singulière tradition suivant laquelle Zoroastre aurait vécu six mille ans avant l'expédition de Xerxès[1] ou avant la mort de Platon[2]. Pour les uns, le désastre qui avait atteint l'armée perse présageait la fin de l'âge qui avait commencé avec le « millénaire de Zoroastre »; pour les autres l'activité de Platon était celle du sage inspiré qui devait, quand les temps seraient accomplis, compléter l'œuvre du fondateur du mazdéisme. Ses disciples faisaient ainsi du grand idéaliste une sorte de messie.

Le premier âge était attribué à Saturne par les mithriastes : le degré inférieur de l'échelle symbolique était de plomb (p. 46). Il paraît certain que la semaine a eu primitivement de même pour premier jour le samedi *(Saturni dies)*[3]. La raison de cette primauté est que Saturne est la planète la plus haute, la plus éloignée de la terre[4], et les Chaldéens lui reconnaissaient pour ce motif la puissance la plus étendue sur la destinée humaine[5]. Fait remarquable, dans les textes qui traitent des « chronocratores » des sept âges, Saturne se dépouille de ce caractère malfaisant qui lui est propre selon l'astrologie commune. Ce n'est plus un astre maléfique mais fécond en bienfaits. Durant cette première chiliade, les hommes étaient doués d'une longévité merveilleuse; adonnés à l'agriculture, ils menaient une existence simple et

1) Xanthos-le-Lydien dans Diogène Laerce, *Proœm.*, 2,2.

2) Eudoxe et Aristote dans Pline, H. N., XXX, 1, 3. Cf. Jäger, *Aristoteles*, 1923, p. 135 ss. De même, le Scholiaste au 1er Alcibiade, p. 122 A ; cf. Clemen, *Nachrichten*, p. 24. Cf. Senèque, *Epist.*, 58, 31.

3) Cf. Boll dans *Realenc.*, s. v. « Hebdomas », col. 2577. Dion Cassius XXXVII, 19.

4) *Cat. codd. astr.*, IV, p. 114, 115.

5) Bouché-Leclercq, p. 93, n. 2 ; 94, n. 1.

paisible[1]. Une influence extérieure est intervenue pour modifier la doctrine habituelle de la divination sidérale. Les Grecs et après eux les Romains, projetant dans un passé lointain un idéal de vie innocente et bienheureuse, rêvaient d'un âge béni, où, sous le gouvernement paternel de Kronos ou Saturne, les humains, ignorant encore la guerre et le trafic, n'avaient d'autre occupation que la culture des champs et goûtaient, au sein d'une nature féconde, un bonheur agreste et frugal[2], Les Iraniens ont cru de même aux bienfaits du bon pasteur Yima, qui, ayant reçu la royauté d'Ahoura-Mazda, assura la prospérité et la fertilité de la terre. « Sous le règne du brave Yima, il n'y avait ni froidure, ni chaleur, il n'y avait ni vieillesse, ni mort, ni malice créée par les démons. »[3] Le monde jouissait d'une jeunesse et d'un printemps perpétuels. Ce règne paradisiaque devait selon l'Avesta, notons-le, durer mille ans comme la chronocratorie de Saturne. L'assimilation de Yima à Kronos était plus aisée encore que celle de Mithra à Phaéthon ou à Prométhée (p. 37). Les mages d'Asie Mineure n'ont pas manqué d'opérer cette transformation. Les monuments mithriaques nous montrent Kronos, le roi primitif, transmettant à Zeus sa souveraineté, en lui offrant le foudre insigne de son pouvoir[4]. C'est ainsi que dans la légende gréco-latine le passage de l'âge d'or à l'âge d'argent coïncide avec le détrônement de Saturne[5].

Toutefois ce n'est pas Jupiter qui succède immédiatement à celui-ci d'après l'échelle symbolique. Les planètes y sont rangées, nous l'avons vu (p. 54), selon le même

1) *Cat. codd. astr.*, IV, p. 114 ss. — Firmicus, qui veut mettre d'accord le caractère attribué à cette « chronocratorie » avec le postulat qui exige que Saturne soit nuisible, s'en tire en faisant de cet âge agricole une époque de sauvagerie inculte. La doctrine que Saturne préside à l'agriculture est d'ailleurs courante en astrologie. Cf. par exemple Vettius Valens, I, 1 (p. 2, 9, Kroll) : Ἑηπόνους καὶ γεωργοὺς ποιεῖ διὰ τὸ τῆς γῆς αὐτὸν κυριεύειν, et *Cat. codd. astr.*, VII, p. 214, 15.

2) Roscher, *Lexikon*, s. v. « Kronos », col. 1458 ss. ; s., v. « Saturnus », col. 434. Cf. Virgile, *Ecl.*, IV, 6 « Saturnia regna » et Sénèque, *Octavia*, 395.

3) Yasna, 9 ; Hôm-yasht I, 5 (I, p. 86, Darm.) ; Vendidad, Farg. 2, 14. Cf. sur Yima, Darmesteter, *Zend-Avesta*, II, p. 17 ss.

4) M. M. M., I, 156 ss.

5) Ovide, *Met.*, I, 113 : « Postquam Saturno tenebrosa in Tartara misso / sub Iove mundus erat, subiit argentea proles. » Cf. Hésiode, *O. et D.*, 111 ss.

principe que dans la suite des patronages de la semaine. Seulement, comme il fallait que l'empire du Soleil arrivât le dernier, la domination des millénaires est exercée dans l'ordre inverse de celui des jours, et elle passe successivement à Vénus, Jupiter, Mercure, Mars et la Lune [1]. La terre connaît ainsi après l'âge du plomb, celui de l'étain, du bronze, du fer, de l'électrum et de l'argent.

Ici, cet âge d'argent est le pire de tous, car il marque le moment de la déchéance ultime de l'humanité et les astrologues se sont appliqués à justifier cette discordance avec l'opinion commune des Grecs. La révolution précipitée de la lune est la plus courte de toutes et la durée de la vie humaine s'abrège en proportion. De plus le cours de cet astre tantôt brillant, tantôt obscur, qui passe du nord au sud, accélère et ralentit son mouvement et dessine dans le ciel des méandres sinueux, n'a aucune régularité, ni fidélité et il communique aux hommes son caractère instable et tortueux. Ceux-ci deviennent pendant son millénaire « incohérents, menteurs, perfides, fourbes, envieux, insidieux, traîtres, ennemis du bien, querelleurs, imposteurs [2] ». Pour des mazdéens, ceci signifie que l'Esprit de mensonge a désormais envahi la création.

Mais il se produit alors un brusque revirement. A cette époque inquiète et criminelle de la lune ou de l'argent, succède la sérénité et la vertu de l'âge d'or, qui est celui du Soleil. L'échelle mithriaque apporte ici une confirmation décisive au témoignage de Nigidius Figulus : *Magi aiunt Apollinis fore regnum.*

1) La suite des planètes se présente aussi dans l'ordre inverse de celle des patronnes des jours sur un bas-relief de Bologne (M. M. M., II, n° 106, p. 261), du moins si on le *lit* de gauche à droite, mais je ne sais si on peut en tirer quelque conclusion. Cet ordre a été ici imposé par la place que la tradition iconographique réservait aux bustes du Soleil et de la Lune, celle-ci devant être placée dans le coin de droite, le premier dans le coin de gauche des bas-reliefs.

2) *Cat. codd. astr.*, IV, 118 : Καὶ ἐγένοντο ἐν τῇ χιλιάδι ταύτῃ (οἱ) ἄνθρωποι ἀσύστατοι, ψεῦσται, ἄπιστοι, δόλιοι, φθονεροί, ἐπίβουλοι, προδόται, μισόκαλοι, φιλόμαχοι, πλάνοι. Cf. *Ibid.*, p. 114, 115, 28. — La doctrine exposée ici est ancienne, cf. Vettius Valens, VI, 2 (p. 249, 18 Kroll) : Ἄστατος καὶ ἀνώμαλος αὐτῆς (Σελήνης) ὁ δρόμος, ὁμοίως καὶ αἱ πράξεις καὶ αἱ διάνοιαι τῶν ὑπ'αὐτῇ τεταγμένων ; VII, 1 (p. 263, 20) ; Julien de Laodicée, *Cat.*, I, p. 137, 5 ; Rhétorius, *Cat.*, VIII, IV, p. 185.

Le septième règne planétaire est celui du dieu solaire. *Toto surget gens aurea mundo... iam regnat Apollo*, comme chante Virgile [1]. Cet âge d'or, que de vieilles légendes plaçaient aux origines du genre humain, est transporté dans l'avenir et devient la félicité d'un monde régénéré, quand l'Astre-Roi, le Ἥλιος βασιλεύς, a pris possession de son empire [2].

Nous savons déjà à travers quels prodiges et quels bouleversements s'accomplit ce renouvellement. Selon les prêtres de Mithra, ce dieu doit ressusciter et juger tous les hommes, puis leur faire traverser le torrent d'un feu purificateur, avant d'établir sa souveraineté heureuse et paisible sur une humanité revenue à son innocence première. Peut-être à côté de cet incendie dépuratoire, les maguséens, comme les mages de l'Iran et les Chaldéens, admettaient-ils un second déluge, qui engloutirait tous les impies [3].

Mais cet âge d'or, pas plus que les précédents, ne sera éternel. Le règne du Soleil est limité à mille ans, comme celui des autres planètes. Le témoignage des astrologues, qui n'assignent pas au grand luminaire une puissance plus durable que celle des six autres astres, est d'accord avec

1) Virgile, *Ecl.*, IV, 9-10.

2) Soleil-Roi, cf. *infra*, p. 85.

3) Pour le mazdéisme iranien, le « grand hiver » et son inondation, qui doit détruire l'humanité coupable, est un des actes du drame où périt l'univers. Cf. sur ce point le Dinkart, VII, c. 9, 3 (V, p. 108 West) ; Söderblom, *La vie future selon le mazdéisme*, 1901, p. 177 ss. ; Usener *Sintfluthsagen*, p. 208 ss. — Bérose à propos de Xisouthros (p. 39) parlait du *premier déluge* ; dans sa pensée celui-ci devait donc être suivi au moins d'un autre (Schnabel, *Berossos*, p. 266), ce que confirme Sénèque, qui lui attribue la doctrine d'une conflagration et d'une inondation *futures* (N. Q., III, 29 = Schnabel, fr. 37). Cette doctrine passa dans le stoïcisme (Sénèque, *ib.*, c. 27 ss.; *Consol. ad Marciam*, 26, 6 ; Origène, *C. Celsum*, IV, p. 332 et 339 Koetschau) et elle fut adoptée par l'hermétisme (Ps. Apul., *Asclepius* 26 : « Malignitatem omnem vel inluvione diluens vel igne consumens... ad antiquam faciem mundum revocabit » ; le texte grec dans Lactance. *Inst.*, VII, 18. Cf. sur ces prédictions, J. Kroll, *Die Lehren des Hermes Tr.*, 1914, p. 170 ss). — Parmi les astrologues, Firmicus Maternus explique de même que la rénovation du monde s'opère « per pyrosim et cataclysmum » et que l'inondation suit l'incendie (III, 1, § 9 et 16). Des textes parallèles juifs et chrétiens sont cités par Windisch, *Hystaspes*, p. 27. — Des traces de ces théories survivent dans les sectes orientales. Les Yézidis croient à un « second déluge » postérieur à celui de Noé (Chabot, *Notice sur les Y.* Extr. du *Journal asiatique*, 1896, p. 24 ; Isya Joseph, *Devil Worship*, 1919, p. 41) et les Mandéens enseignent que la terre a été dépeuplée trois fois d'abord par le glaive et la peste, puis par le feu, enfin par l'eau (Ginza, II, 1, § 117 ss., p. 45, trad. Lidzbarski).

l'échelle de Celse, où les sept degrés, formés des métaux planétaires, sont surmontés d'un huitième, symbole d'une nouvelle période différente des sept premières et mise en relation avec le ciel des étoiles fixes. Cette disposition est conforme aussi à l'hymne de Dion, qui, nous l'avons noté (p. 42), distingue expressément l'incendie de Phaéthon, c'est-à-dire celui que Mithra provoque à la surface de la terre sans détruire l'univers (οὐχ ὅλου φθειρομένου τοῦ παντός), de la conflagration totale, où les éléments se fusionneront, et où le feu « ramassera en lui la substance de toutes choses » faisant renaître un monde des cendres de l'ancien. Cette « apocatastase » se produira après la fin du millénaire du soleil, dans une huitième et ultime période, qui échappera à la domination des planètes. Alors commencera le règne du « Ciel éternel », qu'on identifiait avec le Temps infini [1].

Plutarque et Théopompe. — Pour terminer cette revue des textes occidentaux qui nous instruisent de l'eschatologie des mages, nous devons dire un mot du passage souvent cité et commenté que Plutarque dans son *De Iside* consacre au dualisme des Perses [2]. Les dernières lignes de cette relation regardent les croyances sur la fin du monde. Nous n'avons pas à examiner ici la question ardue des rapports qu'il faut établir entre cet exposé et le zoroastrisme orthodoxe. Il nous suffira de constater qu'il ne représente certainement pas les doctrines des maguséens, dont nous nous occupons ici. Aucune trace d'une influence astrologique n'y est discernable et il est exempt de tout élément chaldéen. Il a certainement pour source première des informations recueillies chez les prêtres mazdéens, non d'Asie Mineure ou de Mésopotamie, mais de l'Iran. Toutefois, comme tout au moins les dernières lignes de ce morceau remontent à Théopompe,

1) Cf. sur ce *Caelus aeternus*, M. M. M., I, 86 ss.

2) Ce passage a été longuement commenté déjà par Anquetil du Perron, *Hist. acad. inscr.*, 1770, p. 376 ss. cf. M. M. M., t. II, p. 33 ss. Cf. Clemen, *Die Gr. Nachrichten über die persische Religion*, 1920, p. 155 ss. ; Benvéniste, *The persian religion*. Paris, 1929, p. 69 ss., qui croit à une source zervaniste, ce qui me paraît très douteux, Plutarque ne mentionnant comme premier principe ni Chronos, ni Aïôn.

leur antiquité relative leur donne une valeur singulière, et le rapport de l'historien du IVe siècle doit être pris ici en considération tout au moins à titre de comparaison. Nous traduisons donc la fin du passage, qui seule touche à notre sujet.

Les démons d'Ahriman ont sur la terre « *mêlé les maux aux biens. Mais suit un temps marqué par le destin où Ahriman, ayant amené la peste et la famine*[1], *périra fatalement par ces maux mêmes et disparaîtra complètement. Sur la terre, devenue plane et unie*[2], *les hommes auront un même genre de vie et un même gouvernement*[3], *tous bienheureux et parlant une seule langue*[4]. *Théopompe, d'autre part, nous dit que, selon les mages, des deux divinités opposées, chacune à son tour domine et est dominée pendant trois mille ans et que pendant trois mille autres années, elles luttent et se font la guerre, l'une détruisant les œuvres de l'autre*[5]. *A la fin, Hadès aura le dessous. Les hommes seront alors heureux, n'ayant plus besoin de nourriture*[6] *et ne projetant plus d'ombre*[7]. *Le dieu qui aura été l'artisan de tout ceci, cessera alors d'agir et se reposera pendant un temps*

1) Λοιμὸν καὶ λιμόν. Cf. Dinkart, VII, 8, § 19 (V, p. 98 West) : « Rain becomes scanty [la sécheresse qui produit la famine, cf. *infra*, p. 77] and pestilence is secretely advancing and deceiving, so that death becomes numerous. Cf. *infra*, p. 76.

2) Cf. Boundahish, XXX, 33 (*infra*, p. 78 n. 2).

3) Boundahish, XXX, 7 : Tous les ressuscités appartiendront à une même classe.

4) Cf. Boundahish, XXX, 23 (p. 126) : « All men become of one voice and administer loud praise to Aûharmazd. » Cf. *Apoc. Ioh*, 11 (p. 78, 12 ss. Tischendorf, *Apoc. apocr.*) : Les hommes ressusciteront semblables, comme le sont les abeilles, tous du même aspect et du même âge.

5) Cf. *supra*, p. 56.

6) Μὴ τροφῆς δεομένους. D'après le Boundahish (chap. XXX), le premier couple humain s'est nourri d'abord d'eau, puis de plantes, puis de lait, puis de viande ; à la fin des temps, les hommes renonceront successivement à la viande, au lait, au pain, à l'eau et finiront par rester sans nourriture et ne mourront pas. Cf. *infra* ce qui est dit de l'âge d'or, p. 90 n. 3. Selon le Dinkart, VII, 10, § 8; 11, § 4 (V, p. 114 et 117 West), les hommes deviennent d'abord végétariens, puis se contentent d'une nourriture « purement spirituelle » comme celle de Shaoshyant (11, § 2).

7) Ce détail curieux a probablement été inspiré par l'idée que les ombres sont produites par Ahriman, l'Esprit des ténèbres (Benvéniste, p. 112). Il a passé dans les spéculations des Pythagoriciens et Platoniciens : voir Plutarque, *Quaest. Graecae*, 39, p. 300 C : Τῶν δ'ἀποθανόντων οἱ Πυθαρορικοὶ λέγουσι τὰς ψυχὰμὴ ποιεῖν σκιὰν μηδὲ σκαρδαμύττειν ; cf. *De sera num. vindicta*, 24, p. 564 C avec la note de Wyttenbach (éd. 1772, p. 105) ; Porphyre, *Sent. ad intell.*, 29 (p. 15,9 Mommert) : Αὐγὴ ξηρὰ γίνεται ἄσκιος καὶ ἀνέφελος opposé à (p. 15, 1) σκιὰν ἐφέλκεται.

peu considérable pour une divinité, mais mesuré, comme le serait pour un homme la durée du sommeil. Telle est la mythologie des mages.

Il suffit de lire ces lignes pour être frappé de la différence profonde qui sépare cette eschatologie de celle des mages d'Occident. On remarquera immédiatement qu'Ahriman périt ici par les fléaux qu'il à lui-même déchaînés et qu'il n'est pas question de l'incendie qui dévastera la terre. Nous trouvons ici un indice de plus que l'antique ordalie par le feu que connaissent les Gâthas (p. 39), n'était pas à l'origine pour les mazdéens une catastrophe cosmique ; elle le devint seulement après qu'ils eurent subi l'ascendant de la science chaldéenne[1]. La seule idée commune à la « mythologie » de Plutarque et aux croyances des maguséens est l'intensification de la lutte entre Ormuzd et Ahriman, avant que celui-ci soit réduit à l'impuissance. Cette conception est aussi celle des livres pehlvis, elle est partagée par toutes les sectes mazdéennes et nous allons la retrouver clairement exprimée dans l'apocalypse d'Hystaspe.

II. — L'apocalypse d'Hystaspe

Nous avons dit en commençant que les fragments conservés d'Hystaspe avaient été étudiés récemment en détail par un théologien hollandais, M. H. Windisch, dans un mémoire dont les conclusions essentielles paraissent solidement établies[2]. Les Χρήσεις Ὑστάσπου étaient un ouvrage rédigé soit en vers, comme les oracles sibyllins, dont leur contenu les rapproche, soit plus probablement en prose. Son auteur était ou un oriental hellénisé, qui serait alors lui-même un mazdéen, ou bien un Grec d'Orient, exactement informé des doctrines des mages. La date de ce livre prophétique doit être le premier

1) Il est à noter que le manichéisme, qui est né en Mésopotamie, a adopté la doctrine de la conflagration finale du monde. Cf. Flügel, *Mani*, p. 90 et 235 ss.
2) Cf. *supra*, p. 31.

siècle avant ou après notre ère[1]. Au milieu du IIe siècle, il est cité à deux reprises par Justin[2], qui nous apprend que l'autorité romaine en avait prohibé la lecture sous peine de mort. C'est probablement une allusion aux mesures sévères que prit Auguste, après avoir revêtu le pontificat suprême, contre les écrits de ce genre : il fit rechercher et brûler, nous dit Suétone[3], *quidquid fatidicorum librorum Graeci Latinique generis nullis vel parum idoneis auctoribus vulgo ferebatur.* Cet autodafé a dû être accompagné de menaces contre les détenteurs ou lecteurs des ouvrages qu'on ordonnait de livrer à la police. Les révélations du prétendu Hystaspe avaient mérité ce sort rigoureux, puisqu'elles annonçaient la destruction de Rome et la revanche de l'Orient (p. 72). Mais une pareille prédiction ne peut être antérieure à la défaite de Mithridate, et à la conquête de la Syrie par Pompée, en 64 av. J.-C. On obtient ainsi d'assez étroites limites chronologiques.

Si tel est le caractère de cette œuvre syncrétique, il serait important de lui trouver en Orient des ancêtres ou des parents. Il a existé en syriaque un ouvrage attribué au vieux roi de Perse. Les lexicographes notent au mot Oushtasp ou Vashtasp, que ce personnage vivait du temps de Zerdousht (Zoroastre) et qu'il est l'auteur d'un « Livre de la Sagesse[4] ». Peut-être ce livre a-t-il été connu de Mani[5] au IIIe siècle

1) Windisch, p. 70. Ganschinietz dans la *Realenc.*, s. v. « Hystaspes », exprime déjà une opinion analogue sur le caractère du livre attribué au prophète mazdéen.

2) Justin, *Apol.*, I, 20, 1 ; I, 44, 12.

3) Suétone, *Aug.* 31 ; cf. Windisch. p. 32. Il me paraît peu probable qu'on, puisse voir ici une allusion à la loi de Tibère (Paul, *Sent.*, V, 21, 3), *qui de salute principis vel de summa reipublicae mathematicos, hariolos, haruspices, vaticinatores consulit, cum eo qui responderit, capite punitur.* Car cette répression est dirigée contre ceux qui cherchent à obtenir des précisions sur un prochain changement de règne (Mommsen, *Strafrecht*, p. 584, n. 4), et l'apocalypse d'Hystaspe ne se prêtait pas à de pareilles consultations.

4) *Ktâvâ d' chekmthâ* ; cf. Payne-Smith, *Thesaurus Syriacus*, I, p. 1.070.

5) Dans le *Livre des mystères* de Mani, le premier chapitre traitait, selon le Fihrist, des sectateurs de Bardesane, le deuxième « du témoignage d'Hystaspe (Justâsp) contre Al-Habib » (le bien-aimé). Flügel (*Mani*, 1862, p. 102 et note 309) a supposé que le surnom d'Al-Habib désignait Zoroastre, et Justi (*Iranisches Namenbuch*, p. 373) que l'Hystaspe ici nommé serait l'auteur de l'apocalypse, mais l'une et l'autre conjecture sont très incertaines.

Mais ni la littérature syriaque, ni la littérature arabe ne paraissent fournir la moindre indication sur son contenu[1]. Le point de savoir s'il était ou non identique à notre écrit grec, doit donc rester indécis[2].

Fait plus important, des œuvres apocalyptiques appartenant au même genre de littérature religieuse que les « Oracles d'Hystaspe » ne sont pas étrangères à la littérature sacrée des mazdéens. La plus connue est la vision d'Artâ-Vîrâf, qui raconte comment, pendant le sommeil de ce juste, son âme voyagea aux cieux et aux enfers. Le Dinkart nous a aussi conservé un résumé de ce que contenait le Spend-Nask de l'Avesta sur les événements merveilleux qui se produiront à la fin du millénaire de Zoroastre jusqu'à la venue de Shaoshyant et à la rénovation du monde[3]. Mais surtout, il est un de ces écrits dont les points de contact avec les apocalypses grecques ont été depuis longtemps signalées[4] : c'est le Bahman-Yasht. Zoroastre obtient d'Ahoura-Mazda une omniscience temporaire : Il voit d'abord un arbre à quatre branches puis un second à sept branches formées de divers métaux qui répondent, nous l'avons vu (p. 50), à sept périodes de l'histoire des Perses. Puis le texte s'étend longuement sur les guerres et les fléaux qui ravageront la terre à la fin des temps et raconte les péripéties diverses

1) M. Levi Della Vida a eu l'obligeance de faire pour moi dans la littérature arabe quelques recherches, qui sont restées sans résultat. Le nom d'Hystaspe ne figure pas dans le Fihrist, sauf peut-être dans le passage cité note précédente.

2) On pourrait songer à une traduction du *Dina-i Maînôg-i Khirad*, « Opinions de l'Esprit de Sagesse », si le titre de ce livre pehlvi, n'était lui-même incertain ; cf. West, *Pahlavi Texts*, III, p. xv.

3) Dinkart, VII, c. 8-11 (West, *Pahlavi Texts*, V, p. 94-118). La version ici présentée de ces événements futurs diffère beaucoup de celle du Bahman-Yasht. On les trouvera rapprochées dans Abegg, *Der Messiasglaube in Indien und Iran*, 1928, p. 220 ss. Celle du Dinkart s'étend surtout sur l'œuvre des deux précurseurs de Shaoshyant.

4) Bousset, *Der Antichrist*, 1895, p. 73 et *Zeitschr. für Kirchengeschichte*, XX, 1899, p. 121 ss. (à propos de la légende de Gog et Magog). — Reitzenstein et Schäder, *Studien zum antiken Synkretismus, aus Iran und Griechenland*, 1926, p. 38 ss. montrent que le texte grec connu sous le nom d'*Oracle du potier*, révélation égyptienne de la fin du monde (IIe siècle ap. J.-C.), s'inspire des croyances mazdéennes et en particulier des idées exprimées dans le Bahman-Yasht. L'antiquité de ces idées est ainsi démontrée. On trouvera déjà notée par ces auteurs une partie des ressemblances avec Lactance, que nous signalons plus bas.

de la lutte contre l'Esprit du Mal jusqu'à ce que Shaoshyant apparaisse, tue le démon Az-Dahak, et que la « désolation et l'adversité quittent ce monde ».

Sous la forme où il nous est parvenu, ce livre curieux remonte à un commentaire de l'époque sassanide (VI^e siècle) au Yasht de Vohu-Mano (Bahman), qui n'est pas conservé dans notre Avesta mutilé[1]. Le caractère même de cette œuvre exégétique implique que ses idées essentielles développent celles qui étaient déjà exprimées dans le Yasht avestique aujourd'hui perdu, et elles ont par conséquent des chances d'être aussi celles de l'apocalypse d'Hystaspe. La pauvreté de notre information sur celle-ci ne permet pas de déterminer avec précision quelle connexion a pu exister entre les deux œuvres, mais leur analogie rend probable que l'une et l'autre remontent, au moins partiellement, à une source commune. Certainement aucun autre livre pehlvi n'offre avec le contenu de la révélation d'Hystaspe, tel que nous pouvons la reconstituer, une similitude aussi frappante et cette ressemblance s'étendait probablement à ce que nous en ignorons. Lorsqu'un trait du tableau dramatique des derniers jours est commun à l'écrit mazdéen et aux apocalypses judéo-chrétiennes il y a quelque probabilité qu'il se soit trouvé aussi dans Hystaspe[2]. Mais seules des recherches minutieuses de filiation et des comparaisons philologiques détaillées permettraient d'atteindre ici quelque certitude, ou du moins d'en approcher, et les textes grecs de cette espèce ne sont pas tous publiés avec assez de soin pour que de telles

1) West dans *Sacred books of the East*, V, (Pahlavi texts, I, p. L ss.); cf. Söderblom, *La vie future selon le mazdéisme*, 1901, p. 270 ss. et surtout Bousset, *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, XX, 1899, p. 122 ss. — Le Bahman-Yasht a été paraphrasé dans le *Zarâtusht-Nâma*, une vie merveilleuse de Zoroastre, composée par un poète persan en 1278. Une bonne édition et traduction en ont été données par Rosenberg (*Le livre de Zoroastre*, Saint-Pétersbourg, 1904). L'auteur de ce poème a eu sous les yeux un texte pehlvi qui s'écartait parfois de celui que West a rendu en anglais, et cette œuvre tardive, enrichie par Rosenberg de notes érudites, permet de contrôler et compléter la version des *Sacred Books*.

2) Cf. Bousset, *op. cit.*, pp. 73, 132, 139, n. 1 et *infra* p. 77 ss.

recherches puissent encore être tentées avec une sécurité suffisante [1].

Actuellement, la voie la plus sûre pour parvenir à retrouver ce que furent les Χρήσεις Ὑστάσπου part de Lactance. Un des résultats intéressants de l'étude de M. Windisch est d'avoir montré l'usage étendu que le rhéteur chrétien, dans ses *Institutions divines*, a fait de l'apocalypse mazdéenne. Pour la connaissance de celle-ci, son ouvrage est d'une importance capitale. Les quelques autres fragments d'Hystaspe que l'on a recueillis ou sont très brefs [2], ou proviennent d'une recension christianisée de l'œuvre païenne [3]. Lactance au contraire a eu celle-ci sous les yeux dans sa forme originale, puisque, dans un passage qu'il cite, le dieu suprême est appelé Jupiter, traduction latine d'Ahoura-Mazda [4]. Il a cru que le voyant iranien était un antique « roi des Mèdes », qui avait vécu longtemps avant la fondation de Rome [5]. Conformément à son système d'invoquer des témoignages païens à l'appui des dogmes chrétiens, il admet que ce souverain archaïque, favorisé d'une inspiration divine, a pu annoncer exactement les événements qui se dérouleront aux jours suprêmes et qu'il confirme la vérité des croyances eschatologiques de l'Église, comme le font aussi les oracles sibyllins et Hermès Trismégiste. La sagesse profane s'accorde avec la révélation chrétienne. L'apologiste ne se lasse pas d'affirmer que tous, prophètes juifs, Sibylle, Hermès, Hystaspe enseignent une

1) Le curieux traité *De consummatione mundi* du Pseudo-Hippolyte a encore été réimprimé, en 1897, par Achelis d'après l'édition princeps de 1557 ; de l'apocalypse du Pseudo-Méthode, nous n'avons une bonne édition critique que de la traduction latine, non du texte grec, ni de l'original syriaque, [*infra*, p. 73 n. 4.], et ainsi de suite.

2) Justin, *Apol.*, I, 20, 44 ; Lydus, *De Mensib.*, II, 4.

3) Clém. Alexandr., *Strom.*, VI, 5 ; Théosophie d'Aristokritos dans Buresch, *Klaros*, 1889, p. 95 ; cf. Brinkmann, *Rhein. Mus.*, LI, 1896, p. 273 ss.

4) Cf. *infra*, p. 85.

5) *Inst.*, VII, 15, 19 : « Hystaspes quoque, qui fuit Medorum rex antiquissimus, a quo amnis nomen accepit qui nunc Hydaspes dicitur... multo ante praefatus est quam illa Troiana gens conderetur. » En désignant les Romains par cette périphrase, Lactance se souvenait de la doctrine qui plaçait Zoroastre 6.000 ans avant la guerre de Troie ; cf. Jäger, *Aristoteles*, 1923, p. 135 ss.

seule et même doctrine [1]. Dès lors, puisque le « roi des Mèdes » a véritablement connu à l'avance ce qui doit se produire à la fin des siècles, Lactance ne se fera pas scrupule de se servir de l'apocryphe placé sous un nom aussi vénérable pour dépeindre le drame fantastique des derniers âges du monde. De son propre aveu, il n'a réalisé qu'une œuvre de compilation et de coordination [2], et notre tâche sera de démêler dans son récit composite ce qui appartient à l'auteur mazdéen.

Sans doute, on peut soupçonner que cet accord parfait entre les prédictions païennes et les prophéties bibliques est un peu l'œuvre de Lactance lui-même et que celui-ci a mis quelque complaisance a découvrir une harmonie aussi satisfaisante pour son esprit. Il faut néanmoins que le Pseudo-Hystaspe n'ait pas dévoilé un avenir inconciliable avec celui que prévoyaient les autres écrivains utilisés par l'apologiste latin. Les péripéties de la tragédie mystérieuse où devait périr l'humanité, telles que les apercevaient le visionnaire du Ier siècle, ne différaient pas radicalement, on doit le croire, des scènes dramatiques que décrit, non sans quelque artifice de rhétorique, le cicéronien du IVe. En confrontant le récit des *Divinae Institutiones* avec les autres extraits d'Hystaspe, et en le rapprochant de ce que nous ont appris les mystères de Mithra, nous pourrons reconnaître au moins dans ses traits essentiels, le contenu de l'apocalypse mazdéenne.

Considérons d'abord le cadre chronologique où Lactance

1) *Instit. epitome*, 68 (73) : « Cum haec omnia vera et certa sint prophetarum omnium consona adnuntiatione praedicta, cum eadem Trismegistus, eadem Hystaspes, eadem Sibyllae cecinerint ». Cf. *Ibid.*, 66 (71) : « Haec autem a prophetis, sed et a vatibus futura dicuntur ». *Instit. div.*, VII, 14, 16 « Saecularium prophetarum congruentes cum caelestibus voces finem rerum et occasum post breve tempus admuntiant ». *Ibid.*, VII, 25, 1 : « Haec sunt quae a prophetis futura dicuntur ; quorum testimonia et verba ponere opus esse non duxi... ut ea ipsa quae dicerem, non nostris sed aliénis potissimum litteris confirmarem, doceremque non modo apud nos, verum etiam aput eos ipsos qui nos insectantur, veritatem consignatam teneri. »

2) *Inst.*, VII, 14, 17 : « Quae vero a prophetis et vatibus futura esse dicantur... collecta ex omnibus et coacervata subnectam. » — On peut se rendre compte de la méthode travail de Lactance, par exemple au ch. VII, 17, 7, où est résumé en quelques lignes un long récit qu'on trouve dans le Pseudo-Hippolyte, *De consumm. mundi*, c. 28, sur le signe dont l'Antéchrist marque ses sujets. — Cf. aussi *infra*, p. 79 n. 2.

insère les événements mouvementés qu'il raconte. Dieu, dit-il, en commençant [1], a créé le monde en six jours et s'est reposé le septième : de même ce monde actuel doit se maintenir « six siècles » (*saecula* = αἰῶνας), c'est-à-dire six mille ans ; car, comme dit le Psalmiste [2], « aux yeux du Seigneur, mille ans sont comme un seul jour ». Pendant ces six mille ans « la malice prévaut et prédomine » sur la terre.

A la fin du sixième millénaire, le prince des démons sera enchaîné [3], le règne du Christ s'établira, et pendant mille ans, le monde se reposera de son labeur dans une justice et une quiétude parfaites.

Au bout de ce laps de temps, le démon s'échappera de sa prison pour rallumer la guerre contre les justes. Mais il sera définitivement vaincu et à la fin du huitième millénaire le monde sera recréé pour l'éternité [4].

Sans doute Lactance, dont l'eschatologie sent fortement le fagot, a pu trouvé cette division en trois actes et cette série de huit millénaires chez les chiliastes chrétiens [5]. Mais, certainement, ceux-ci étaient à cet égard d'accord avec Hystaspe, puisque nous avons vu que précisément la même chronologie

1) *Inst.*, VII, 14, 7 ss.
2) *Ps.*, 89 (90), 4 ; cf. II, *Petr.*, 3, 8.
3) *Inst.*, VII, 23, 5.
4) *Inst.*, VII, 26.
5) La ressemblance est surtout frappante avec un fragment d'Irénée publié par Cotelier (V, 28, 3, p. 795 ed. Stieren et note 5) : Καὶ συνετέλεσεν ὁ Θεὸς τῇ ἡμέρᾳ τῇ ϛ' τὰ ἔργα αὐτοῦ ἃ ἐποίησε καὶ κατέπαυσεν ὁ Θεὸς ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῇ ζ' ἀπὸ πάντων τῶν ἔργων αὐτοῦ. Τοῦτο δ'ἐστὶ τῶν προγεγονότων διήγησις καὶ τῶν ἐσομένων προφητεία. ἡ γὰρ ἡμέρα κυρίου ὡς ,α ἔτη· ἐν ἓξ οὖν ἡμέραις συντετέλεσται τὰ γεγονότα. φανερὸν οὖν ὅτι ἡ συντέλεια αὐτῶν τὸ ,ζ ἔτος ἐστί. Καὶ τῇ ,ζ κρίνει τὴν οἰκουμένην καὶ τῇ ,ι ἥτις ἐστὶν ὁ μέλλων αἰών, τοὺς μὲν παραδίδωσιν εἰς κόλασιν αἰώνιον, τοὺς δὲ εἰς ζωήν. **Cf. Barnabé**, *Epist.*, 15 ; Hippolyte, *In Daniel.*, IV, 23, p. 244 Bonwetsch ; Commodien, *Carm. apol.*, 791 ss. ; Victorinus Petoev., *De fabrica mundi*, 6 (p. 6, 10 Haussleitner) ; Methodius Olymp., *Conv.*, IX, 1 ; *De creatis*, XII, 2 ; Aug., *Civ. Dei*, XXII, 30 ; la théosophie d'Aristokritos dans Buresch ; *Klaros*, p. 95, cf. 90. *Georg's des Araber Bischofs Briefe*, trad. Ryssel, 1891, p. 49 ss, 171 ss. — Cf. aussi *Revue de philologie*, XXI, 1897, p. 153 ; Sackur, *Sibyllin. Texte*, p. 10, [*infra*, p. 73 n. 4]. — Antécédents juifs de cette doctrine : Schürer, *Gesch. Jüd. Volkes*, II [3], p. 530 ss. ; Bousset-Gressmann, *Religion des Judentums* [3], p. 246 ss. ; Gall., *op. cit.*, p. 276. — Michel le Syrien note dans sa chronique (trad. Chabot, II, p. 167) que sous le règne d'Anastase finissait le sixième millénaire depuis la création, et comme le monde n'avait pas disparu, il ajoute naïvement « Que six mille ans se soient écoulés et que ce monde transitoire doive finir, nous le savons, mais quand, nous ne le savons pas. »

et les mêmes transformations étaient admises dans les mystères de Mithra (p. 57) : six millénaires où l'Esprit du Mal assure peu à peu sa prédominance, un septième, où règne le dieu solaire, qui fait fleurir le bonheur de l'âge d'or, et un huitième enfin où le monde sera détruit, puis rénové à jamais. Avec les doctrines de Lactance, le parallélisme est parfait; mais Hystaspe ne justifiait évidemment pas ce système chronologique en invoquant le récit biblique de la création. La semaine qu'il mettait en rapport avec les sept premiers millénaires était purement astrologique. Comme les prêtres de Mithra (p. 55), il confrontait les chronocratories planétaires des jours et celles des milliers d'années[1]. Ce n'est point là une conjecture. Par un heureux hasard, l'antiquaire Lydus[2], nous apprend précisément qu'Hystaspe avait traité de l'attribution aux planètes de chacun des jours de l'hebdomade. Nous pouvons ainsi, ce semble, établir avec une probabilité suffisante quel était le sujet du premier chapitre de l'apocalypse perdue[2]. Lactance en a gardé dans son introduction ce qui s'accordait avec sa propre pensée.

La première calamité qui annoncera la fin du monde sera la destruction de l'Empire romain. « Le nom romain, qui régit le monde, disparaîtra de la terre et la domination reviendra à l'Asie[3]. » Tant que Rome restera saine et sauve, les convulsions affreuses du dernier âge ne sont pas à craindre, mais le jour où elle tombera, l'humanité sera proche de son agonie[4]. L'idée que l'État romain sera le dernier et que sa

1) Des spéculations analogues se retrouvent dans le manichéisme. D'après un canon conservé par Ébedjesu (Assemani, *Bibl. orient*, II, II, p. 361, cf. Beausobre, *Hist. du manichéisme*, t. II, p. 580), les manichéens pensaient que le monde serait détruit un dimanche après un cycle de neuf mille ans. Le renseignement se rapporte aux pauliciens du moyen âge plutôt qu'aux manichéens de l'antiquité, mais il est de bon aloi. La durée de 9.000 ans assignée au monde est celle que lui attribue le mazdéisme, et Mithra, qui doit le détruire, apparaîtra le jour du soleil.

2) Lydus, *De Mensib.*, II, 4 : Οἱ περὶ Ζωροάστρην καὶ Ὑστάσπην Χαλδαῖοι καὶ Αἰγύπτιοι ἀπὸ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν πλανήτων ἐν ἑβδομάδι τὰς ἡμέρας ἀνέλαβον. Lydus (ou plutôt sa source pythagoricienne ; cf. *infra*, p. 90, n. 2) s'est servi dans la suite d'un ouvrage pseudo-zoroastrien, comme nous le montrerons ailleurs.

3) *Inst.*, VII, 15, 11 : « Romanum nomen, quo nunc regitur orbis, tolletur e terra et imperium in Asiam revertetur. »

4) *Inst.*, VII, 25, 6.

chute sera le présage de l'écroulement de toutes choses, est traditionnelle dans l'apocalyptique juive ou chrétienne [1]. Mais Lactance y ajoute une idée nouvelle : « *Imperium in Asiam revertetur, ac rursus Oriens dominabitur atque Occidens serviet* ». Aucun doute que ceci soit emprunté à Hystaspe [2]. M. Windisch a suivi à travers la littérature païenne de plusieurs siècles les manifestations de cette espérance que l'Orient asservi prendrait un jour sa revanche [3]. L'Asie, vaincue par les armes étrangères, continua à lutter pour la suprématie à coups d'oracles. Tout ceci a été lumineusement démontré par le savant hollandais.

Mais considérons de plus près la citation d'Hystaspe : la révélation de la destinée de Rome y prenait chez lui la forme, nous dit Lactance, « d'un songe étonnant qu'interprétait un enfant prophétique » *(admirabile somnium sub interpretatione vaticinantis pueri)*. Or, si nous ouvrons le Bahman-Yasht, que trouvons-nous au début ? [4] Un ou plutôt deux rêves de Zoroastre, qui voit un arbre dont les branches métalliques lui sont expliquées par Ahoura-Mazda comme représentant les règnes successifs des souverains de la Perse. De même le rêve de Nabuchodonosor, la statue composée d'or, d'argent, d'airain et de fer, est interprété par Daniel comme le symbole de la succession de quatre royaumes,

1) Cf. Bousset, *Antichrist*, p. 76 ss. ; Windisch, p. 49. On justifiait cette croyance en s'appuyant sur Daniel II, 31 ; cf. *infra*, p. 73, n. 1.

2) Comme l'a noté M. Windisch, l'emprunt est rendu certain par la comparaison du texte reproduit plus haut (p. 71, n. 3) avec la citation d'Hystaspe : « Sublatumiri ex orbe imperium nomenque Romanum. »

3) Windisch, p. 52 ss. — Cf. Ephrem, *Serm. de Antechristo*, 21 (t. III, p. 190, éd. Lamy) : « Assyrici autem dominabuntur in terris Romanorum, etc. » — Hippolyte, *De Antichr.*, 15 et 54 (p. 12, 6 et 36, 10 Achelis) cite deux fois un passage d'un προφήτης : « Il rassemblera toutes ses forces depuis le Levant jusqu'au Couchant, ceux qu'il appellera et ceux qu'il n'appellera pas marcheront avec lui ; la mer sera blanche des voiles de ses navires et la plaine sera noire de ses boucliers et de ses armes et quiconque se mesurera avec lui dans la guerre tombera sous le glaive ». La source de cette citation est inconnue, mais c'est la même qu'a utilisée Commodien, *Carm. apol.*, 891 ss., et l'on voit que l'auteur employé décrivait la marche d'un roi d'Orient sur Rome : les premières villes qu'il soumettra seront Tyr et Béryte. Il serait bien tentant de voir dans ce « prophète » non nommé notre Hystaspe. Mais il est plus probable que c'est un visionnaire juif perdu ; cf. Bousset, *Antichrist*, pp. 17, 51, 127.

4) Bahman-Yasht, I, 1 ss ; II, 14 ss. Cf. *supra*, p. 50.

où les exégètes reconnaissent ceux des Babyloniens, des Perses, des Macédoniens et des Romains [1]. Le songe d'Hystaspe avait, selon toute probabilité une forme et une signification analogues [2] : des métaux différents, comme dans l'échelle mithriaque (p. 46), y figuraient une suite de « règnes », dont le dernier était celui des Romains. Après celui-ci, commençait l'anarchie, présage de la décomposition finale. Cette oniromancie merveilleuse était mise dans la bouche d'un enfant, parce que l'enfant, comme la vierge, passait chez tous les peuples antiques, pour particulièrement apte à prévoir l'avenir. Sa pureté le rendait digne de recevoir le don céleste de la divination et le παῖς ἄφθορος était couramment employé comme médium par les magiciens [3].

Comme le Bahman-Yasht et surtout comme l'apocalypse du Pseudo-Méthode [4], celle d'Hystaspe devait combiner, plus ou moins heureusement, ces prédictions historiques et la durée des différents règnes avec le système des millénaires.

1) Daniel, II, 31 ; cf. Hippolyte, *In Danielem*, II, 13, etc. Comparer aussi le songe des quatre bêtes dans Daniel, VII, 1 ss. et l'Apocalypse syriaque de Baruch, c. 36 ss. (IV, 2 ss.).

2) Sur les songes présageant des événements politiques chez les Perses, cf. Windisch, p. 46 ss. Le livre d'Artâ-Vîrâf présente aussi le voyage de celui-ci au ciel et aux enfers comme se passant pendant son sommeil.

3) Abt, *Apuleius und die Zauberei* (dans *Religionsgesch. Vers. und Vorarb.* IV), 1908, p. 112, 160 ss., Hopfner, *Griech. Offenbarungszauber*, I, 1921, p. 236, et *Realenc.*, s. v. « Mageia », p. 360 ss. — A l'époque chrétienne : Marc le Diacre, *Vie de Porphyre de Gaza*, c. 66, et p. 127, éd. Grégoire-Kugener ; cf. en particulier l'apocalypse syriaque publiée par Arendzen, où il est question de « children speaking perfect words and uttering prophecy about the latter times (dans Philostorge, éd. Bidez, *Intr.*, p. CXVIII).

4) L'apocalypse du Pseudo-Méthode est un apocryphe composé en Syrie ou en Mésopotamie, au temps des Omméyades, dans les dernières années du VII^e^ siècle (Sackur, *Sibyllinische Texte*, 1898, p. 45 ss. ; cf. Bousset, *Zeitschr. für Kirchengesch.*, XX, 1899, p. 262 ss.) ou même vers le milieu de ce siècle sous le règne de Moâviah (Kmosko, *Byzantion*, VI, 1931, p. 273 ss.). L'invasion arabe dans l'empire romain est pour l'auteur un présage de la fin du monde, car la destruction du premier précédera de peu celle du second (Sackur, p. 78, n. 2), dont la durée est fixée à 7.000 ans. Il se peut que dans l'histoire fabuleuse qui forme la première partie de cette œuvre confuse, certaines données remontent directement ou indirectement à Hystaspe. On a reconnu dans ses généalogies des noms d'origine iranienne (Sackur, p. 20 ss.). Il faudrait pour être fixé sur leur forme originale posséder une bonne édition critique de la plus ancienne recension du texte grec (sur celle qu'a donnée Istrin, en 1897, cf. *Byz. Zeitschr.*, IX, 1900, p. 222 ss.) et surtout de l'original syriaque que M. Kmosko *(l. c.)* a retrouvé dans un ms. du Vatican. — Un extrait syriaque est inséré dans le « Livre de l'Abeille » ; cf. Budge, *The book of the Bee* 1886, p. 124 ; Assemani, *Bibl. Orient*, III, 1, p. 28.

La chute de l'Empire romain est suivie d'une période de guerres furieuses, où les nations en armes s'attaquent réciproquement. On se demande comment a été tissue la trame de ce récit fertile en coups de théâtre, où se succèdent les alternatives de succès et de revers, et à quoi répond la multiplicité de tant d'entreprises belliqueuses, qui ne paraissent avoir avec la doctrine chrétienne que des rapports très lointains. Nous avons le sentiment qu'une vieille tradition est ici reproduite, alors qu'elle avait perdu en grande partie sa signification. Dans l'Iran où le peuple des fidèles était entouré de mécréants, le combat contre les tribus hostiles était une œuvre pie. Les ennemis sont des suppôts d'Ahriman, qui détruisent à la fois les biens matériels et spirituels des serviteurs d'Ormuzd. Les expéditions dirigées contre eux sont des croisades contre l'infidèle. Le mazdéen qui se défend contre leurs incursions, protège en même temps sa patrie et sa foi. Pour exposer ces luttes, la littérature sacrée du zoroastrisme a des accents que retrouvera le Pseudo-Méthode pour décrire l'invasion de la Syrie chrétienne par les hordes de l'Islam. Mais aux premiers siècles de notre ère, les communautés juives ou chrétiennes, tolérées ou persécutées par les autorités romaines, n'avaient pas les mêmes raisons de redouter une victoire de l'étranger, ni de se battre pour un État païen et hostile : elles auraient gagné plutôt que perdu à passer sous la domination des Parthes. Ces guerres dans la littérature apocalyptique, dont Lactance se fait l'écho, n'ont plus la même portée politico-religieuse que dans les écrits mazdéens. Mais les ravages qu'elles causent sont toujours accompagnés d'une recrudescence de la malice des impies, d'une explosion de tous les vices et en même temps se produisent une série de calamités naturelles pour accroître la désolation de la terre.

Ces guerres étaient aussi un des thèmes développés dans le Pseudo-Hystaspe. Nous avons sur ce point un témoignage décisif de Clément d'Alexandrie qui cite de seconde main, d'après un apocryphe paulinien, une version chris-

tianisée de l'apocalypse mazdéenne : on y voyait comment « de nombreux rois livreront bataille » aux fidèles et l'endurance de ceux-ci [1]. Cette indication trouve une confirmation indirecte dans le Bahman-Yasht, tout rempli du récit de luttes armées, car nous allons voir que cet écrit pehlvi offre des affinités frappantes avec Lactance, dans les passages où celui-ci ne s'appuie pas sur des prophéties bibliques et peut être l'interprète de croyances perses.

Selon l'apologiste latin, après la destruction de l'Empire romain dix rois se partageront la domination ou plutôt l'exploitation de la terre. Alors « un ennemi très puissant se lèvera au fond des régions boréales [2] », il viendra abattre trois d'entre eux et se fera reconnaître par les autres. Toutes ces prévisions avaient été tirées par les exégètes, bien avant Lactance, du Livre de Daniel et de l'Apocalypse [3]. Dans le Bahman-Yasht, c'est de l'Est que des troupes innombrables de « démons échevelés », portant la ceinture de cuir [4], fondent sur l'Iran — le rédacteur songe aux nomades du Turkestan — mais les effets de cette invasion offrent une curieuse analogie avec ceux que Lactance attribue au roi venu d'une vague contrée du Nord. On peut les classer de part et d'autre sous deux rubriques : la dévastation de la terre et la perturbation du ciel.

1) Clément, *Stromat.*, VI, 5, 43, 11 (probablement d'après les *Acta Pauli*) : Τὸν Ὑστάσπην λαβόντες ἀνάγνωτε καὶ εὑρήσετε... καθὼς παράταξιν ποιήσουσι τῷ Χριστῷ πολλοὶ βασιλεῖς μισοῦντες αὐτὸν καὶ τοὺς φοροῦντας τὸ ὄνομα αὐτοῦ καὶ τοὺς πιστοὺς αὐτοῦ καὶ τὴν ὑπομόνην καὶ τῆν παρουσίαν αὐτοῦ. Sur la portée de ce texte, cf. Windisch *l. c.*, p. 34 ss. et *infra* p. 84.

2) Lactance, VII, 16, 3. « Il se peut que *ab extremis finibus plagae septentrionalis* soit un détail emprunté à Hystaspe. Du moins je ne lui trouve pas d'autre source, à moins qu'il ne provienne d'une interprétation de Daniel, XI.

3) Daniel, VII, 24 ; Apoc., XVII, 12. Cf. Irénée, V, 16 ; Hippolyte, *In Dan.*, II, 12 ; IV, 13 et Bousset, *Antichrist*, p. 78 ss.

4) B. Y., II, 38. Reitzenstein et Schäder, *Stud. zum Synkr.*, p. 44, ont montré que le récit du texte pehlvi devait être fort ancien, car la désignation des ennemis de l'Iran comme « ceux qui portent la ceinture de cuir », c'est-à-dire les Turcs (II, 50, III, 8, 9) est rendue au IIe siècle de notre ère dans « l'Oracle du potier » par οἱ ζωνοφόροι (Cf. *supra*, p. 66, n. 4). — Cf l'apocalypse d'Arendzen (*l. c.*, p. CXVI s.) : « Kings reigning in the East... in the West there shall arise a king.

Malgré la concision voulue de Lactance, qui condense parfois en quelques mots les développements qu'il lisait dans ses sources, nous pouvons distinguer encore les éléments mazdéens insérés dans son énumération des maux qui s'abattent sur la terre. Dans la première partie de notre étude, nous avons constaté qu'une double tradition existait chez les mages sur la nature de ces calamités. D'une part, le monde devait être ravagé par l'eau et par le feu et cette crainte dérive de la théorie chaldéenne des conflagrations et inondations périodiques[1]. D'autre part, on annonçait, qu'Ahriman, quand les temps seraient révolus répandrait la peste et la famine (λοιμὸν καὶ λιμόν)[2]. Cette double croyance a été combinée et introduite par Lactance dans son tableau du bouleversement de toutes choses[3]. Il est certain qu'il a pu la trouver exprimée ailleurs, notamment dans les oracles sibyllins, et elle était un lieu commun dans ce genre de littérature; mais il n'est guère douteux non plus qu'elle fût exposée par Hystaspe, puisqu'elle appartient proprement au mazdéisme. Et l'on aura la même impression si l'on compare les expressions employées par le rhéteur pour prédire la sécheresse et l'aridité de la terre à celles dont use le Bahman-Yasht. Il est difficile de ne pas croire à un lien entre les deux prophéties et ce lien ne peut guère être que la révélation d'Hystaspe.

1) Cf. *supra*, p. 35 ss.

2) Cf. *supra*, p. 63 n. 1. L'expression λοιμὸς καὶ λιμός se retrouve dans les présages astrologiques : cf. par exemple, *Cat. codd. astr.*, VIII, III, p. 186, 1; V, 1, cod. 2, f. 56, cap. ριζ'.

3) Lactance, *Inst.*, VII, 16, § 5 : « Interibunt non modo ferro atque igni verum etiam terrae motibus adsiduis et eluvie aquarum et morbis frequentibus et fame crebra. » § 12, : « Saeviet ferrum, ignis, fames, morbus. » *Epit.*, 66, 4 : « Modo ferro et igni, modo terrae motibus crebris, modo aquarum inundatione, modo pestilentia et fame. » — Cf. *Asclepius*, 26 : « Malignitatem inluvione diluens vel igne consumens vel morbis pestilentibus » ; cf. Lactance, VII, 18, 4. — Pour le λοιμὸς καὶ λοιμός, cf. Pseudo-Hippolyte, *De consumm*, 27 ; Commodien, 846 : « Ut famis invadat, erit et tunc lues in orbe » ; l'apocalypse d'Arentzen et Philostorge (λιμοὶ δὲ καὶ λοιμοί; cf. Bidez, *l. c.*, p. CXVI).

Confrontons les deux textes :

Lactance VII, 16,6.

« Aer enim vitiabitur et corruptus ac pestilens fiet[1], modo importunis imbribus, modo inutili siccitate, nunc frigoribus, nunc aestibus nimiis, nec terra homini dabit fructum, non seges quicquam, non arbor, non vitis feret, sed cum in flore spem maximam dederint, in fruge decipient. Fontes quoque cum fluminibus arescent, ut ne potus quidem suppetat. »

Bahman-Yasht, II, 41 (trad.West[2])

A willingly disposed cloud and a righteous wind are not able to produce rain in the proper time and season... and the hot wind and the cold wind bring along fruit and seed of corn... and it does not rain and the waters of rivers and springs will diminish and there will be no increase, II, 31 : The earth of Spendarmad is more barren... the crop will not yield the seed... and that which increases, will not become ripe.

Mais c'est surtout dans sa description des signes prodigieux qui se manifesteront dans la nature que Lactance offre des points de contact évidents avec les croyances mazdéennes. Le début de ce développement, où il est dit que le soleil s'obscurcira, que la lune sera teintée de sang, que les étoiles tomberont du ciel, remonte à l'Apocalypse, et ces thèmes sont d'ailleurs devenus communs à toutes les descriptions de la fin du monde. Ils appartiennent en particulier aux Oracles sibyllins, que lisait Lactance[3]. Mais nous trouvons ensuite une

1) Cf. le *Zarâtushti-Nama*, 1382 ss. (p. 70, trad. Rosenberg) : « Lorsque le millénaire approche de sa fin, les choses du monde changent. Le ciel se charge de bien des nuages, sans que cependant la pluie en tombe, une chaleur torride et un froid violent font tomber les feuilles et les fruits des arbres. Dans les sources toutes les eaux tarissent et une ardeur consume tous les champs. La pluie diminuant sur la terre, une diminution des fleuves se produit ; bœufs et moutons dépérissent et toutes les semences sont abîmées. »

3) Cf. *Asclep.*, 25 : « Aer maesto torpore languescit... fructus terrae corrumpentur, nec fecunda tellus erit. » — Sur le thème de la sécheresse et de la famine dans la littérature apocalyptique, cf. Bousset. *Antichrist*, p. 129 ss. Comparer en particulier Commodien, 843 ss. ; Ps.-Hippolyte, c. 27, qui dérivent de la même source que Lactance.

3) *Apoc.*, VI, 12-13 ; cf. Isaïe, 34, 4 ; Matth., XXIV, 29 ; *Orac. Sibyll.*, VIII, 190 ss., 342 ss., avec les notes de Geffcken, et Bousset, *Antichrist*, p. 115. — Les emprunts faits à la Sibylle sont notés par Brandt dans son éd. de Lactance. — Des indications analogues se trouvent d'ailleurs dans le Bahman-Yasht, II, 31

indication curieuse, qui se retrouve textuellement dans le Bahman-Yasht : « L'année sera abrégée, le mois diminuera, et le jour sera contracté »[1]. Puis nous apprenons que les montagnes les plus hautes s'abaisseront et seront égalisées au niveau des plaines et que la mer cessera d'être navigable. Si nous suivons le développement de ces dernières prédictions à travers la littérature apocalyptique nous constaterons comment une vieille prophétie juive a été modifiée et amplifiée par un apport venu du mazdéisme[2]. Enfin, selon Lactance, l'effet de toutes ces catastrophes sera tel que les

« The sun is more unseen and more spotted » ; III, 4 : « The sun and the dark show signs and the moon becomes manifest of various colours, earthquakes become numerous and the wind comes more violently » ; cf. Dinkart, VII, 9, § 15 et 16 : « The sun conceals itself ». — Rapprocher aussi Lactance, VII, 17, 5 *(solem a suis cursibus stare)* de l'épisode de l'arrêt du soleil dans le Bahman-Yasht, III, 43, et le Dinkart, VII, 8, § 58 ; 9, § 2 ; 19, § 10. — Le changement de couleur de la lune est un des phénomènes célestes dont les Chaldéens tiraient des pronostics (Bouché-Leclercq, *Astrol. gr.*, p. 17) et une teinte rouge était un présage particulièrement funeste ; cf. Boll, dans *Realenc.*, s. v. « Finsternisse », col. 2350.

1) *Inst.*, VII, 16, 10 : « Annus breviabitur et mensis minuetur et dies in angustum coartabitur. » *Epit.*, 66, 6 : « Tunc et annus et mensis et dies breviabitur. » Bahman-Yasht, II, 31 : « The year, month and day are shorter. » Cf. Bousset, *Antichrist*, p. 143 ss. — Les astrologues enseignaient aussi, nous l'avons vu que la vie des hommes allait en s'abrégeant de millénaire en millénaire, comme la durée de la révolution des planètes qui présidaient à chaque époque (p. 48 n. 6). Cette idée de la dégénérescence des êtres vivants à la fin du millénaire de Zoroastre est curieusement développée dans le Bahman-Yasht, où les théories astrologiques ont laissé d'autres traces (III, 4 ; III, 18) : les hommes seront d'une taille plus petite (II, 32), la végétation diminuera (II, 31), le bétail deviendra chétif (II, 43) ; cf. aussi Dinkart, VII, 8, § 7, p. 95 West : « The unobtainable stature, non existent strength, blighted destiny and short life of mankind. » — Cette idée, qui n'avait aucun rapport avec la morale, est absente de Lactance, et je ne la retrouve pas dans les apocalypses grecques.

2) *Inst.*, VII, 16, 11 : « Montes quoque altissimi decident et planis aequabuntur, mare innavigabile constituetur. » Cf. *Orac. sibyll.*, VIII, 236 : Ἴσα ὄρη πεδίοις ἔσται καὶ πᾶσα θάλασσα | Οὐκέτι πλοῦν ἕξει. *Asclepius*, 25 : « Nec terra constabit, nec navigabitur mare. » La prophétie que « toute vallée sera comblée, toute montagne et tout coteau seront abaissés », se rattache dans l'apocalyptique juive à Isaïe, XL, 4 Cf. Baruch, V, 7 ; Hénoch Ethiop., I, 6 [*supra*, p. 42, n. 4]. — L'influence mazdéenne est manifeste dans *Apoc. pseudo Ioh.*, 15 (p. 82, 8 Tischendorf) : Les quatre vents [cf. M. M. M², I, p. 93 ss.] balaieront toute la terre, aplaniront ses hauteurs et la purifieront, de sorte qu'elle deviendra lisse comme une table et blanche comme la neige — un merveilleux exemple d'érosion éolienne pour les géologues ! On y voit apparaître clairement l'idée que les montagnes sont mauvaises et ne peuvent subsister dans un monde délivré de ses souillures. Cette conception est celle des mages. Plutarque (*De Iside*, 47 ; cf. *supra*, p. 63) note qu'après la disparition d'Ahriman, la terre deviendra ἐπίπεδος καὶ ὁμαλή. De même, selon le Boundahish XXX, 33, dans l'univers rénové « this earth becomes an iceless, slopeless plain, even the mountain whose summit is the support of the Kînvat bridge, they keep down and it will not exist ». — Les montagnes sont conçues ici comme l'œuvre

hommes souhaiteront la mort et envieront le sort des défunts[1], et le genre humain sera si fort réduit en nombre, qu'à peine il en survivra la dixième partie[2]. Et tout ceci se retrouve encore à la lettre dans le Bahman-Yasht. Ces détails sont si particuliers qu'on ne peut guère admettre une simple coïncidence. Une série de pareilles similitudes ne semble explicable que par une communauté d'origine. Le Bahman-Yasht est si foncièrement mazdéen, dans son esprit et dans son expression, qu'on n'y peut supposer des emprunts à l'apocalyptique grecque. Les mages sont ici les prêteurs et

de l'Esprit du Mal et disparaissent avec lui [West, I, p. 129, n. 8]. — Mais ces passages n'expliquent pas l'association de l'assèchement de la mer à l'aplatissement des montagnes. Elle apparaît déjà dans l'*Assomption de Moïse*, X, 4 : « Alti montes humiliabuntur et concutientur et convalles cadent... mare usque ad abyssum decedet et fontes aquarum deficient. » Cette alliance paraît être due aux spéculations stoïciennes sur l'ἐκπύρωσις, qui, nous l'avons montré précédemment (p. 40), se sont combinées avec les traditions mazdéennes; cf. Eustathe, *Ad Iliad.*, Θ 16, p. 695, 15 [manque dans v. Arnim] : Ὅταν χρόνῳ ποτὲ ἀνελκομένη δι'ἀναθυμιάσεως ἡ θάλασσα ἐκλίπῃ, τότε δὲ τὸ πῦρ τροφῆς ἐφιέμενον ἀνελκύσει τὰ ἐν τῷ βάθει τῆς γῆς ὑγρὰ καὶ λύσει καὶ αὐτὴν τὴν γῆν. Sénèque, *Consol. Marc.*, XXVI, 6 : « Totos supprimet montes... maria sorbebit. » Les philosophes faisaient valoir contre l'éternité du monde que si la terre avait existé de tout temps, les montagnes auraient déjà été ramenées au niveau des plaines et la mer se serait desséchée (Philon, *De aetern. mundi*, 23 = Zénon, fr. 106 von Arnim). L'influence stoïco-mazdéenne est manifeste dans le Ps.-Hippolyte, *De consumm. mundi*, 38 : Ὁ πυρινὸς ποταμὸς ἐξερχόμενος ὥσπερ ἀγρία θάλασσα καὶ κατακαύσει ὄρη καὶ βουνοὺς καὶ τὴν θάλασσαν ἀφανίσει καὶ τὸν αἰθέρα διαλύσει ἐκ τῆς πυρώσεως ὥσπερ κηρόν. Cf. aussi *Orac. Sibyll.*, IV 176 ss. ; Ps-Sophocle, fr. 1027, Nauck.

1) Lactance, *Inst.*, VII, 16, §, 12-13 : « Animas hominum sollicitudo ac vigilia macerabit, plorabunt et gement et dentibus stridet, gratulabuntur mortuis et vivos plangent. » Cf. *Apoc.*, IX, 6 ; *Sibyll.*, VIII, 350 ss. avec les notes de Geffcken. *Asclepius*, 25 : « Mors vita utilior iudicabitur ». — Comparer Bahman-Yasht, II, 44 : « The living of the men is not possible and they seek death as a boon, and youths and children will be apprehensive and gladness of heart do not arise among them. » — Le thème est développé dans le Ps.-Hippolyte, 27 ; cf. Ephrem, *De Antichristo*, c. 10 (t. III, p. 207, Lamy).

2) Lactance, VII, 16, 14 : « Ita conficietur humanum genus ut vix decima pars hominum relinquatur et unde mille processerant, vix prodient centum. » Cf. Bahman-Yasht, II, 47 : « And the noble great and charitable... through want beg something from the ignoble and vile and come to poverty and helplessness [cf. Lact., VII, 15, 8 : Mali opulenti, boni vero in omnibus contumeliis atque egestate iactentur], through them nine in ten of these men will perish. » Cf., II, 31 (des plantes) : « When one shall take a hundred, ninety will diminish and ten will increase. — Lactance ajoute immédiatement après : « De cultoribus etiam Dei duae partes interibunt et tertia, quae fuit probata, remanebit. » Cf. *Orac. Sibyll.*, III, 554 ; V, 103, et *Apoc.*, IX, 15, 18. — Lactance a cherché à mettre d'accord l'indication qu'il a dû trouver dans Hystaspe, celle que les neuf dixièmes des hommes périraient, avec celle des Oracles Sibyllins qu'il en survivrait un tiers Ce passage est significatif pour ses procédés de compilateur. (cf. *supra* p. 69, n. 2)

la révélation d'Hystaspe doit être le canal par lequel leurs croyances sont arrivées jusqu'à Lactance.

Des rapprochements qui précèdent ne peut naître, à la vérité, qu'une grande vraisemblance. Au contraire pour la suite des *Institutions*[1], nous acquérons une certitude. Hystaspe est cité comme source par Lactance, et la seule question est de savoir jusqu'où s'étend la dépendance de celui-ci. M. Windisch[2] a montré qu'elle doit commencer à l'endroit (VII, 17, 9) où le rhéteur reprend assez maladroitement le thème du triomphe de la malice et de l'injustice, déjà développé par lui précédemment (VII, 15, 7-9). Lui-même nous dit qu'Hystaspe « décrivait l'iniquité du siècle suprême[3] », et c'est à lui qu'il doit cette addition incongrue à son tableau antérieur de l'immoralité du monde selon l'érudit hollandais. Celui-ci a certainement vu juste : aux raisons qu'il invoque, d'autres peuvent être ajoutées.

Tout ce qui précède dans le récit de Lactance : arrivée d'un grand prophète qui par ses miracles convertit les multitudes au culte de Dieu, puis apparition d'un autre roi, engendré en Syrie par l'Esprit du Mal, enfin prodiges accomplis par cet Antéchrist, dont l'oppression doit durer quarante-deux mois, tout cela repose sur l'Apocalypse et dérive de sources chrétiennes[4]. Avec le début du paragraphe sur l'*iniquitas saeculi* commence une narration où les parallèles bibliques font défaut.

Rien d'étonnant à ce qu'Hystaspe se soit étendu sur ce sujet. Nous avons indiqué déjà que les doctrines astrologiques adoptées par les mages d'Occident, enseignaient qu'à la fin du dernier millénaire les hommes deviendraient de furieux

1) *Inst.*, VII, 17 ss. ; *Epit.*, 66.
2) Windisch, p. 72.
3) *Inst*, VII, 18, 2 : « Descripta iniquitate saeculi huius extremi. » Comparer *Epit.*, 66, où la description de cette perversité est introduite par les mots : « Haec autem a prophetis sed et a vatibus futura dicuntur ».
4) *Apoc.*, XI, 5-9, 11 ; XIII, 4-8. — Les quarante-deux mois ont été tirés des 1.260 jours d'*Apoc.*, XI, 3. Victorin de Pettau le chiliaste, dans son commentaire de ce verset (éd. Haussleiter), les a rendus par trois ans et demi. Le chiffre de 42 a été choisi parce qu'il est le produit de 6 par 7.

batailleurs et des imposteurs pleins de fourberie[1]. Certains de ces reproches adressés aux derniers représentants de l'humanité peuvent avoir passé des Chaldéens chez Hystaspe et d'Hystaspe chez Lactance[2]. Mais les mazdéens aussi insistaient sur la dépravation du monde, quand aurait prévalu l'Esprit de Mensonge, et dans le paragraphe qui nous occupe, la source de la révélation du pseudo-roi des Mèdes parait être purement mazdéenne. « C'est un temps, dit le texte latin, où la justice sera rejetée et l'innocence odieuse, où les méchants exerceront leurs déprédations hostiles contre les bons, où l'ordre, la loi et la discipline militaire ne seront plus observés, où personne ne respectera les cheveux blancs, ne rendra les devoirs de piété, ne s'apitoiera sur la femme ou l'enfant. Tout sera mêlé et confondu en violation de la morale et des droits naturels. Ainsi la terre entière sera ravagée comme par un brigandage général. »[3] Donc, ce que l'auteur met en relief, c'est la perversion de toutes les lois divines et humaines sous le règne d'un usurpateur impie, l'atteinte portée à la constitution de l'État et de la famille. Ces mêmes idées se retrouvent, parfois exprimées en des termes semblables, dans le Bahman-Yasht[4]. Elles sont nées

1) Cf. *supra*, p. 60.

2) Cf. Lactance, VII, 15, 7 : « Propinquante huius saeculi termino humanarum rerum statum commutari necesse est et in deterius nequitia invalescente prolabi », et ce qui suit jusqu'au § 10. — Mais on peut en rapprocher aussi le Bahman-Yasht II 38-39 et même l'*Asclepius*, c. 25. Les couleurs employées pour dépeindre le triomphe de l'immoralité, sont nécessairement similaires et il n'y a rien ici qui rende nécessaire la supposition d'un emprunt aux doctrines chaldéennes.

3) Lact., *Inst.*. VII, 17, 9, [*Epit.*, 66, 1-2] : « Id erit tempus quo iustitia proicietur et innocentia odio erit, quo mali bonos hostiliter praedabuntur, non lex aut ordo aut militiae disciplina servabitur, non canos quisquam reverebitur, non officium pietatis agnoscet, non sexus aut infantiae miserebitur : confundentur omnia et miscebuntur contra fas, contra ius naturae, ita quasi uno communique latrocinio terra universa vastabitur. »

4) Bahman-Yasht, II, 28-31 (p. 203 West) : « They will lead these Iranian countries into tyranny and misgovernment... there is no law, they preserve no security ; with deceit, rapacity and misgovernment they will devastate these Iranian countries... All men will become deceivers, great friends will become of different parties and respect, affection, hope and regard for the sons will depart from the world. The affection of the father will depart from the son and that of the brother from his brother. » Cf. *Zarâtusht-Nama*, v. 1345 ss. (p. 68, trad. Rosenberg). « Aucune vertu, rien que haine, malice, sédition et discorde. Les vieillards ne sont pas honorés, quant à celui dont l'âme cherche la Loi, sa vie est menacée par les ennemis de la Loi, etc. » Cf. Dinkart, VII, 8, § 4-17 (p. 95 ss. West), notam-

pour ainsi dire spontanément dans l'Iran, où l'autorité légitime appartient aux vrais Mazdéens et où une tyrannie étrangère est synonyme d'impiété, d'illégalité et de dérèglement.

« Alors, continue Lactance[1], les justes et les sectateurs de la vérité se sépareront des méchants et fuiront dans les solitudes. A cette nouvelle, l'Impie enflammé de colère, viendra avec une grande armée et faisant approcher toutes ses troupes entourera la montagne où les justes auront élu demeure, afin de se saisir d'eux. Mais ceux-ci, lorsqu'ils se verront investis et assiégés de toutes parts, invoqueront Dieu à grands cris et imploreront le secours céleste et Dieu les exaucera et enverra du ciel un grand roi *(regem magnum de caelo)*, afin qu'il les arrache au péril, les délivre et fasse périr tous les impies par le fer et par le feu. » Puis, après une digression, l'apologiste reprend son récit (VII, 19,5) : Un glaive tombera du ciel afin que les justes sachent que le chef de la sainte milice va en descendre ; il arrive précédé d'une flamme inextinguible et accompagné d'anges vengeurs. La multitude qui entoure la montagne est taillée en pièces, « depuis la troisième heure jusqu'au soir » et le sang coule comme un torrent ; l'Impie seul s'échappe, rallume quatre fois la guerre, et trois fois vaincu, à la quatrième il est fait prisonnier. On l'amène enchaîné avec les princes et les tyrans qui ont opprimé la terre devant le roi, qui leur reproche d'abord leurs forfaits, puis les condamne au supplice qu'ils ont mérité, c'est-à-dire au feu[2]. La malice est éteinte, l'impiété écrasée et le monde soumis longtemps à de si rudes épreuves trouve

ment § 11 (p. 96) : « When an old man advances into a crowd of youth... they are infriendly to him. ». — Brandt dans son édition de Lactance, a déjà noté que le Pseudo-Hippolyte dans certains passages avait utilisé la même source que Lactance. Notamment le chap. VII de son opuscule se rapproche du morceau que nous reproduisons ici (πρεσβυτέρου πολιὰν οὐδεὶς αἰδεσθήσεται καὶ νεωτέρου κάλλος οὐδεὶς οἰκτειρήσεται, etc.). Il faudrait donc que par quelque voie inconnue des phrases détachées d'Hystaspe soient parvenues jusqu'à l'écrivain byzantin. Toutefois, cf. Hésiode, *Œuvres*, 182 ss., qui à propos du cinquième âge, a des traits assez semblables.

1) *Inst.*, VII, 17, 10 ; cf. *Epist.*, 66, 9.

2) *L'Epit.* précise ici l'expression vague des *Institutions* par le mot *exustione*.

enfin le repos. C'est le début d'un millénium de félicité.

Le récit de pareilles opérations militaires détonne étrangement dans un exposé de la foi chrétienne et l'on se demande comment un esprit philosophique, nourri de Sénèque et de Cicéron, a pu tenir pour vraies ces chimères belliqueuses. Il faut nécessairement qu'il ait trouvé la narration de ces campagnes contre l'ennemi du genre humain dans un livre qu'il tenait pour prophétique. Mais ce n'est ni dans les Écritures, ni dans les livres Sibyllins, où l'on chercherait vainement les versets ou les vers qui auraient pu inspirer l'idée de tant de mouvements stratégiques. C'est Hystaspe qui doit être la source, sinon des moindres détails, tout au moins des données essentielles mises en œuvre dans la narration du duel entre les deux puissances opposées, épisode de la lutte millénaire entre Ormuzd et Ahriman.

Le fait capital, c'est-à-dire la retraite dans la solitude et le siège de ce mont où se réfugient les justes, est d'inspiration iranienne[1]. Déjà Hérodote[2] rapporte que les Perses ont coutume de sacrifier à Zeus (Ahoura-Mazda) « en montant sur les plus hautes montagnes » et cet usage religieux se perpétuait chez les mages d'Asie à l'époque de Mithridate[3]. Les livres sacrés du mazdéisme spécifient sur quelles cimes élevées ont été établis les trois feux sacrés de cette religion[4]. Quand les mécréants, à la fin des âges, envahiront l'Iran, ces feux seront transférés au loin sur des hauteurs reculées pour les soustraire aux envahisseurs[5] et « les hommes de la Loi s'éta-

1) Le verset XI, 38, de l'Épître aux Hébreux ἐπὶ ἐρημίαις πλανώμενοι καὶ ὄρεσιν καὶ σπηλαίοις καὶ ταῖς ὀπαῖς τῆς γῆς a été interprété comme se rapportant à l'avenir au lieu du passé et l'on trouve ainsi dans la littérature apocalyptique la prédiction que les fidèles se réfugieront dans des montagnes et des cavernes (cf. les textes réunis par Bousset, *Antichrist*, p. 140 ss. Ajouter Pseudo-Hippol., 29). Mais nulle part on ne rencontre, que nous sachions, rien de semblable au siège dont parle Lactance. Son récit forme dans la littérature chrétienne une exception unique.

2) Hérodote, I, 131. Cf. M. M. M., I, p. 6, n. 8.

3) Cf. par exemple le sacrifice décrit par Appien, *Mithrid.*, 65 et mon *Voyage archéol. dans le Pont*, p. 176 ss.

4) Darmesteter, *Zend-Avesta*, I, p. 152, etc.

5) D'après le Bahman-Yasht dans le Padashkhvârgar, c'est-à-dire le Gilan actuel, la haute chaîne qui borde au sud la mer Caspienne (II, 63 ; III, 10). Cf. aussi III, 31 : « I Ahaura-Mazda come to mount Hûkairyad with the archangels » etc.

bliront dans des cavernes sur les sommets de la montagne[1] ».

M. Windisch a déjà donné de bonnes raisons d'admettre que l'emprunt fait à Hystaspe par Lactance s'étendait au delà de ce qui lui est expressément attribué par celui-ci[2]. Mais il a conclu de la teneur de cette citation que la destruction des impies était, dans l'apocryphe mazdéen, l'œuvre de Jupiter lui-même, et que le *rex magnus de caelo* était une interpolation chrétienne, tirée de la Sibylle[3] et introduite dans le récit d'Hystaspe. Ceci serait bien surprenant. Car d'abord, dans tout cet épisode guerrier, aucun autre détail ne paraît provenir des célèbres *Oracles*. Mais, de plus, si Jupiter, c'est-à-dire Ahoura-Mazda, intervenait en personne contre les troupes de l'Esprit du Mal, il faudrait admettre qu'Hystaspe s'écartait ici singulièrement des traditions mazdéennes sur la fin du monde. Selon ces traditions Ahoura-Mazda ne descend pas lui-même des hauteurs où il trône pour se jeter dans la mêlée : il agit par l'entremise de messagers ; ce sont ses *yazatas* qui combattent pour lui. Enfin la version christianisée du Pseudo-Hystaspe parlait, selon Clément d'Alexandrie[4], de la « parousie » du Seigneur. On pourrait supposer, il est vrai, qu'une modification violente a été imposée ici à l'apocalypse mazdéenne pour la mettre en harmonie avec la foi chrétienne. Mais combien il est plus vraisemblable que de simples retouches ont rendu acceptable une figure païenne et que le « grand roi » a été détourné de son sens primitif pour être interprété comme le Christ. Comme ce point est d'importance pour l'intelligence de tout ce qui suit, il nous faut reproduire ici le texte même de

1) Zarâdusht-Nâma, v. 1460 ss. (p. 74, éd. Rosenberg). Le passage correspondant du Bahman-Yasht (II, 10) est mutilé. Rosenberg dans ses notes montre que que cet épisode se rattache à une vieille tradition mazdéenne.

2) Windisch, p. 72. Les mots du § 10 : *Tum iusti et sectatores veritatis segregabunt se a malis* sont reproduits dans la citation d'Hystaspe sous la forme *pios ac fideles a nocentibus segregatos*. Comme plus haut dans sa première référence à Hystaspe, relative à la ruine de l'Empire romain, Lactance a repris les termes qu'il avait lui-même tirés précédemment de sa source (*supra*, p. 72, n. 2.

3) *Or. Sibyll.*, III, 652. Ce vers lui-même certainement exprime les croyances des mages ; cf. *infra*, p. 87.

4) Cf. *supra*, p. 75, n. 1.

Lactance (VII, 18, 2) : *Hystaspes descripta iniquitate huius saeculi extremi pios ac fideles a nocentibus segregatos ait cum fletu et gemitu extenturos esse ad caelum manus*[1] *et inploraturos fidem Iovis : Iovem respecturum ad terram et auditurum voces hominum atque inpios extincturum. Quae omnia vera sunt praeter unum quod Iovem dixit facturum quod Deus faciet ; sed et illud non sine daemonum fraude subtractum, missum iri a patre tunc filium Dei, qui deletis omnibus malis pios liberet. Quod Hermes tamen non dissimulavit...*, suit une citation du Trismégiste.

Si l'on accepte l'interprétation proposée, celle que « Jupiter » exterminera les impies par une intervention personnelle, le texte de Lactance offre une contradiction. En effet il nous affirme que le rôle de ce « Jupiter » est le même que celui du Dieu des chrétiens ; or, celui-ci n'agit pas par lui-même, il fait descendre le Christ ici bas. Les démons[2], nous dit l'apologiste, ont supprimé la mention de ce « Fils de Dieu envoyé par son Père ». Seulement les démons avaient substitué à ce nom vénérable celui d'une divinité que Lactance s'est fait scrupule de nommer.

Nous savons déjà, par la première partie de cette étude, qui doit s'emparer du pouvoir au commencement du septième millénaire .C'est le Soleil, c'est Mithra-Apollon, dont alors commence « le règne » *(regnum)*.[3]

Le soleil, astre tutélaire des souverains, avait été placé par la science chaldéenne au milieu des six autres planètes, et les astrologues le représentent comme un roi s'avançant entouré de ses gardes. De l'Orient, le nom de Ἥλιος βασιλεύς — traduit en latin *Sol invictus rex*[4] — se propagea dans

1) Sur ce geste des mains suppliantes tendues vers le ciel pour obtenir le châtiment d'un crime, voir *Il sole vindice dei delitti ed il simbolo delle mani alzate* dans *Memorie Acc. pont. di archeol.*, N. S., I, 1923, p. 65 ss. Cf. aussi Philon Bybl. 2, 5 (dans F. H. G., III, p. 565) et Windisch, p. 78.

2) Le reproche d'une intervention diabolique est habituel chez les écrivains ecclésiastiques chaque fois qu'une croyance mithriaque se rapproche d'un dogme ou d'un rite chrétiens ; cf. Justin *Apol.*, I, 66 ; Tertull, *De corona.* 15 ; *De praescr. haeret.*, 40.

3) Cf. *supra*, pp. 60 ss.

4) M. M. M., II, p. 427.

l'Empire romain et devait se transmettre jusqu'aux derniers néoplatoniciens[1]. Il n'est pas douteux que cette appellation aît été adoptée par les mages occidentaux, disciples des Chaldéens, et le *rex magnus* d'Hystaspe ne peut désigner que le dieu solaire.

Cette conclusion se trouve confirmée par un rapprochement avec le Bahman-Yasht[2], qui fait de Mithra le principal artisan de la défaite des méchants. Selon l'ouvrage pehlvi, le héros Peshotanu, fils de Vishtaspa — notre Hystaspe — viendra à la fin du dixième millénaire détruire l'impiété et remettre la loi en vigueur. Ahoura-Mazda du haut d'une montagne ordonne à ses archanges de charger ses anges[3] d'assister Peshotanu. Or, Mithra est le protagoniste de la troupe céleste qui fond sur les démons. « L'Esprit malin s'enfuit avec ses créatures mauvaises et sa progéniture perverse au fond des ténèbres infernales, » et, sur l'ordre de Mithra, Peshotanu détruit dans l'Iran les temples des idoles, demeure des démons, et restaure la vraie religion. Le récit de Lactance se termine par une conclusion semblable (VII, 19, 1) : *Non colentur ulterius dii manu facti, sed a pulvinaribus suis deturbata simulacra igni dabuntur et cum donis suis mirabilibus ardebunt*[4].

L'apparition du dieu solaire, triomphant des armées démoniaques, pour établir le règne du Bien, était le point culminant du grand drame décrit dans la révélation d'Hystaspe. La littérature apocalyptique judéo-chrétienne, tout

1) On trouvera les textes sur le Soleil-Roi réunis dans ma *Théologie solaire* (dans *Mém. sav. étr. Acad. Inscr.*, XII), 1909, p. 6 [452] ss.

2) Bahman-Yasht, III, 31 ss.

3) Pour les « anges » mazdéens, cf. mes *Religions orientales*, p. 279, n. 52.

4) Nous avons déjà signalé (p. 43 n. 3) les affinités étroites qu'offre l'eschatologie du manichéisme avec celle du mazdéisme. Un fragment manichéen, trouvé dans le Turkestan, oppose le « vrai Mithra » au « faux Mithra », qui paraît être une sorte d'Antéchrist. Celui-ci chevauche un taureau, qui est en effet la monture de Mithra (M. M. M., I, p. 170). Il se fait passer pour le « vrai fils de Dieu » et ordonne qu'on l'adore. Cf. A. von Lecoq, *Türkische Manichaika aus Cholsko*, II (dans les *Abhandl. Akad-Berlin*, 1919, nº 3), p. 5 ss. Il est facheux que ce précieux feuillet de papier soit aussi lacéré. Si, comme il paraît probable, le récit se rapporte à la fin du monde, son grand intérêt saute aux yeux. Mais il serait hasardeux d'en rien conclure dans son état de mutilation actuelle.

en excluant cette intervention d'une déité païenne, n'en a pas effacé tous les vestiges. Deux vers de la Sibylle[1], dont on n'a pas jusqu'ici saisi toute la portée, prédisent que « Dieu *enverra du soleil* un roi pour arrêter sur la terre entière une guerre funeste » :

Καί τότε ἀπ'ἠελίοιο θεὸς πέμψει βασιλῆα,
ὅς πᾶσαν γαῖαν παύσει πολέμοιο κακοῖο.

Pour Commodien[2], le feu qui doit se déverser sur le monde, est annoncé par « un quadrige igné et une torche courant à travers les astres ». Éphrem le Syrien se représente le Seigneur descendant au milieu de ses anges « et son char s'arrêtant entre le ciel et la terre. »[3] En effet Mithra, « Phaéthon perse » (p. 36), devait apparaître sur un quadrige flamboyant pour embraser la nature. On pourrait multiplier les citations[4]. La vieille croyance à la venue du Soleil-Roi, qui doit détruire l'iniquité, a persisté longtemps, plus ou moins masquée, sous l'orthodoxie chrétienne.

Quelle est la mission de ce dieu solaire qui pour les mazdéens était Mithra, et qu'Hystaspe appelait sans doute Apollon, comme il donnait à Ahoura-Mazda le nom grec de Zeus, devenu chez Lactance Jupiter ? Nous le savons déjà, Mithra devait ressusciter les morts, les juger, les faire passer à travers un fleuve de feu, qui ne brûlait que les coupables[5]. Plus que tout le reste, on peut le croire, ces prédictions ont fait considérer par l'apologiste latin la révélation mazdéenne comme prophétique, malgré son origine païenne,

1) *Or. Sib.*, III, 652. Cf., IV, 174 : Πῦρ ἔσται κατὰ κόσμον ὅλον καὶ σῆμα μέγιστον |ῥομφαίᾳ σαλπίγγι ἀμ'ἠελίῳ ἀνιόντι ; VI 157, III, 286.

2) Commodien, *Carm. apol.*, 903 : « Videbitur et tunc ignea quadriga per astra |et facula currens, nuntiet ut gentibus ignem.

3) Ephrem, *Sermo* II, *De Antichristo*, c. 12 (trad. Lamy, *Sancti Ephrem hymni et sermones*, III, p. 210) : « Tunc descendet Dominus ex alto in formidanda angelorum gloria et consistet currus eius inter caelum et terram : increpabit mare et dessicabitur [cf. *supra*, p. 78]... solventur coeli et terra. »

4) « L'oracle du potier » [cf. *supra* p. 66 n. 4]., qui est un remaniement égyptien d'une apocalypse mazdéenne, peut-être de celle d'Hystaspe, annonce que ἀπὸ Ἡλίου παραγένηται βασιλεὺς ἀγαθῶν δοτήρ... ὥστε εὔζασθαι τοὺς περιόντας τοὺς προτετελευτηκότας ἀναστῆναι, ἵνα μετάσχωσιν τῶν ἀγαθῶν. Cf. Reitzenstein et Schäder, *op. cit.*, p. 40, 49.

5) Cf. *supra*, p. 32, 39 ss.

malgré les graves altérations de la vérité que lui-même y relève.

La résurrection des morts et le jugement dernier étaient des doctrines chrétiennes si fermement établies, si solidement étayées par des textes scripturaires, qu'on pourrait s'étonner de voir Lactance, à propos de ces articles, puiser à la source trouble dont dérive ce qui précède. Cependant même dans cette partie de son œuvre, M. Windisch l'a déjà remarqué,[1] il reproduit une croyance iranienne, avec une fidélité frappante, lorsqu'il entreprend de définir la nature et les effets du feu divin qui doit châtier les coupables. Ce feu qui n'a besoin d'aucun aliment, est « pur et liquide et fluide comme de l'eau[2] ». Il n'est pas seulement, conformément à la doctrine de l'Église, l'instrument du supplice des réprouvés[3]. Les justes doivent y être plongés aussi et subir la même épreuve que les pécheurs, mais tandis que ceux-ci sentent cruellement ses brûlures, les premiers ne souffrent point de ses ardeurs, protégés, comme ils le sont, par la force divine de leur innocence[4]. Selon les plus anciennes croyances mazdéennes, un fleuve igné doit ainsi être traversé par les ressuscités ; il sévit contre les impies et épargne les justes, et, nous l'avons montré précédemment (p. 40), dès l'époque alexandrine, les stoïciens s'étaient emparés de cette doctrine des mages pour l'interpréter selon leur système. L'Oriental hellénisé qu'était le Pseudo-Hystaspe, a transmis à Lactance ces antiques conceptions du zoroastrisme, habillées d'un vêtement grec[5].

1) Windisch, *op. c.*, p. 29.

2) *Insl.*, VII, 21, § 4 : « Ignis ille divinus per se ipsum semper vivit et viget sine ullis alimentis, nec admixtum habet fumum, sed est purus ac liquidus et in aquae modum fluidus. »

3) Matth., XXV, 41, etc. C'est en particulier la doctrine d'Hippolyte, *De Antechristo*, 64-65 (p. 44, Achelis), dont Lactance se sépare ici.

4) *Ibid.*, § 6 : « Sed et iustos cum iudicaverit Deus, etiam igni eos examinabit ; tum quorum peccata vel pondere vel numero praevaluerint, perstringentur igni atque amburentur, quos autem plena iustitia et maturitas virtutis incoxerit, ignem illum non sentient : habent enim aliquid in se Dei quod vim flammae repellat et respuat. Tanta est vis innocentiae, ut ab ea ignis ille refugiat innoxius, quia accepit a Deo hanc potentiam, ut impios urat, iustis temperet. » — Cf. *Orac. Sibyll.* II, 253 ss.

5) L'influence stoïcienne est sensible dans toutes ces spéculations de Lactance (les *Stoici* sont cités, c. 20, § 8). Celui-ci leur emprunte certainement l'idée

Délivrée du prince des démons et de ses suppôts, la terre jouit, sous le sceptre du dieu qui a rétabli la justice, d'un millénaire de bonheur, le septième de l'existence du monde. Cette doctrine des chiliastes ayant été rejetée par l'Église, nous trouvons peu de descriptions d'une telle félicité terrestre dans les apocalypses chrétiennes[1]. Celle que nous offre Lactance en acquiert d'autant plus de valeur. Il en emprunte les éléments en partie à Isaïe et à la Sibylle, mais elle procède aussi des tableaux enchanteurs qu'avait peints de l'âge d'or la poésie gréco-latine[2]. Un lettré, comme l'auteur des *Institutions*, ne pouvait manquer d'être frappé d'une pareille similitude. « En somme, conclut-il, il se produira alors ce que les poètes disent avoir existé à l'âge d'or sous le règne de Saturne », et il s'explique ce phénomène en arguant de ce que les prophètes ont des visions si vives, qu'ils se représentent souvent l'avenir comme s'étant déjà passé, tout ce qu'ils imaginent leur paraissant aussitôt accompli. La réalité est quelque peu différente de cette supposition hardie, et ce n'est point pour ce motif qu'Hystaspe, qui est sûrement ici une des sources de Lactance, se figurait le crépuscule du monde sous les couleurs brillantes que l'ancienne mythologie prêtait à son

que le feu du châtiment reconstitue à mesure les corps qu'il consume (cf. *supra*, 41 n. 3 ; 42, n. 1), *ce que les poètes ont transféré au vautour de Titye* (21, § 5). Même conception dans Minutius Félix, 35 ; Tertullien, *Apol.*, 48. — Je doute qu'elle se soit trouvée dans Hystaspe, comme semble l'admettre M. Windisch *(l. c.)*, à moins que sa révélation n'ait été hellénisée plus profondément qu'il ne paraît d'après ses fragments.

1) Saint Irénée, V, 33, 3-4, nous a transmis celle que donnait Papias, le père du millénarisme chrétien. Elle ne se rapproche de Lactance que là où elle reproduit Isaïe, et l'auteur latin ne paraît pas l'avoir utilisée. — Descriptions juives : Schürer *Gesch. Jüd. Volkes*, II³, p. 541.

2) La première phrase de Lactance (VII, 24, § 7) : « Tunc auferentur tenebrae... sol septies clarior fiet » est tirée d'Isaïe, XXX, 26. — « Terra vero aperiet fecunditatem suam et uberrimas fruges sua sponte generabit » ; cf. Hésiode, *Œuvres*, 117 ; Ovide, *Met.*, I, 102 ss. ; *Or. Sib.*, III, 619-623 ; VIII, 209. — « Rupes montium melle sudabunt, per rivos vina decurrent et flumina lacte inundabunt » (*Epit.*, 66, 5 : « Stillabunt mella de rupibus, lactis et vini fontes exuberabunt ») ; cf. Ovide, v. 110-112 ; Virgile, *Ecl.*, IV, 38 ; *Or. Sib.*, V, 281 ss. ; VIII, 211 ss. — » Mundus gaudebit et omnis rerum natura laetabitur liberata dominio mali et impietatis et sceleris et erroris » ; cf. Aratus, 105 ss. ; Ovide, v. 89 ss. — Suit un développement sur le thème de la paix régnant entre les animaux et les hommes. Il s'inspire certainement d'Isaïe, XI, 6, 8, LXV, 25 [cf. Papias, *l. c.*, n. 1] et l'idée est courante chez les Juifs (Schürer, *l. c.*). Mais elle est traditionnelle aussi dans la poésie profane depuis Empédocle (fr. 130 Diels) ; cf. Carcopino, *Virgile et le mystère de la IVe Eglogue*, p. 71, 104 ss.

aurore. Lorsque les mages hellénisés, adoptant la doctrine de la domination successive des planètes, eurent attribué le dernier millénaire au Soleil, dont le métal est l'or [1], ils appliquèrent à ce règne de Mithra-Apollon les vers où les poètes décrivaient les délices de l'humanité primitive sous le gouvernement débonnaire de Saturne [2].

Ils pouvaient d'ailleurs trouver, dans les traditions sacrées de leur religion, une légende qui s'harmonisait avec les récits des Grecs. A la fin des temps, quand Yima sortira avec ses troupeaux de l'abri souterrain où il se sera réfugié pour échapper au déluge (p. 37), une heureuse abondance régnera sur la terre et un monde prospère deviendra plus généreux. Le lait coulera en si grande abondance et sera si doux que les hommes, retrouvant leur innocence première, renonceront à se nourrir de la chair des animaux et cesseront de les immoler [3]. Tous ces traits contiennent en germe les développements qu'y ajoutèrent les mages occidentaux d'après la poésie profane.

1) Cf. *supra* p. 60.

2) Lactance a comparé en particulier ce que ses sources prophétiques lui révélaient du septième millénaire à la quatrième églogue, et l'on peut se demander si les croyances des mages n'ont pas vraiment inspiré Virgile. Son petit poème contient des vers qui nous reportent nécessairement vers l'Orient (v. 22 : « Nec magnos metuent armenta leones. » [Cf. Horace, *Ep.*, XVI, 33 : « Credula nec ravos timeant armenta leones »] ; v. 25 : Assyrium vulgo nascetur amomum). Mais si les idées mazdéennes sur le « règne d'Apollon », sont parvenues jusqu'au poète latin, c'est, pensons-nous, comme l'a montré M. Carcopino *(op. c.)*, par l'intermédiaire des néo-pythagoriciens, dont Nigidius était alors à Rome le représentant le plus en vue [*supra*, p. 44]. Les membres de cette secte semblent s'être particulièrement intéressés aux croyances des mages. Lydus, lorsqu'il traite des jours de la semaine, cite comme autorités Zoroastre et Hystaspe (*De mensib.*, II, 4 et 6), mais le contenu de ce chapitre est rempli de spéculations sur les nombres, de sorte qu'il apparaît que l'antiquaire byzantin a connu ces sages d'Orient par l'intermédiaire de quelque écrit pythagoricien. Nicomaque de Gérasa, le pythagoricien du 1er siècle, invoque aussi Zoroastre et Osthanès à propos des sphères planétaires et des anges (dans Jamblique *Theolog. arithm.*, p. 56, éd. de Falco).— Cf. aussi p. 55 n, 4.

3) Cette description est donnée le plus complètement dans le Dinkart, VII, 9, § 3-10 (*Pahlavi Texts*, V, p. 108) ; comparer, VII, 10, § 2-9, qui en est un doublet transporté à l'arrivée d'Aûshedar-Mah. L'*Epitome* de Lactance (67, 5) a ici un trait qui manque dans les *Institutions* et se rapproche du texte pehlvi : « Nullum animal vivet e sanguine : omnibus enim deus copiosum atque innocentem victum ministrabit. » Cf. aussi le Boundahish, XXXI, 1 ss. [*supra*, p. 63, n. 6.]. — Chez les Grecs aussi, le végétarisme qui a régné aux origines doit se reproduire à la fin des temps pendant l'âge d'or (Carcopino, *op. cit.*, p. 102 ss.).

Mais ici surgissait une difficulté : tandis que le dieu solaire régnait sur la terre, il continuait à briller au ciel ; son disque radieux illuminait même la création avec une splendeur accrue. Les mages durent donc expliquer que Mithra-Apollon descendu ici-bas était une émanation ou un avatar de l'astre qui est la source de toute clarté. La relation mystérieuse qui l'unissait au luminaire divin, était analogue à celle qu'on supposa plus tard entre les empereurs et le *Sol invictus* [1]. C'est ainsi, pensons-nous, qu'il faut comprendre ce qu'affirme au VI^e^ siècle l'auteur de la *Théosophie* : Hystaspe aurait prédit « l'incarnation du Sauveur » (τὴν τοῦ Σωτῆρος ἐνανθρώπησιν) [2]. Sans doute, pour établir un pareil rapprochement, fallait-il un singulier parti pris, mais tous les efforts du conciliateur byzantin pour retrouver les dogmes chrétiens dans les oracles païens s'appuyaient nécessairement sur des équivoques ou recouraient à des approximations. La relation supposée par les mages entre le Soleil et Mithra explique que sur le bas-relief de Dieburg [3], on ait pu les représenter simultanément l'un sous les traits de Hélios, l'autre dans le rôle de Phaéthon (Pl. I). Elle permet aussi de comprendre pourquoi dans les mystères de Mithra, celui-ci est conçu à la fois comme étant et comme n'étant pas le *Sol invictus* [4].

Pendant les mille ans que durera le règne de Mithra-Apollon, « le Prince des démons, machinateur de tous les maux », dit Lactance, demeure chargé de chaînes et emprisonné [5]. Mais à la fin de ce septième millénaire, se libérant

1) M. M. M., I, p. 290.

2) *Théosophie* d'Aristokritos dans Buresch, *Klaros*, 1889, p. 87. Je me sépare dans l'interprétation de ce texte de M. Windisch (p. 41 ss.), qui croit qu'il contenait une prédiction de la Nativité de Jésus.

3) Il n'est pas nécessaire de supposer que sur le bas-relief de Dieburg, Zeus (Ahoura-Mazda) a pris la place de Hélios, qui autorisa son fils, suivant le mythe grec, à conduire son char. L'action du dieu suprême, suivant les mages, a pu s'exercer indirectement. Cf. le Bahman-Yasht, III, 31 (p. 227, tr. West) à propos de la mission de Mithra. « And I, the creator Aûharmazd, issue orders to the archangels, that they should speak to the angels of the spiritual existence thus : Proceed to the assistance », etc.

4) M. M. M., I, p. 199 ss. et *passim*.

5) Lactance *Inst.*, VII, 24, 5 : « Princeps daemonum, qui est machinator omnium malorum, catenis vincietur et erit in custodia mille annis caelestis imperii, quo iustitia in orbe regnabit ». Cf. *Epit.*, 67, 2.

de ses liens, il sortira de sa prison, excitera tous les peuples à la révolte contre les justes, et conduira à l'assaut une armée innombrable[1]. Ce sera la dernière rébellion des impies, que Dieu exterminera jusqu'au dernier. On a rapproché depuis longtemps ce démon enchaîné, qui apparaît dans *l'Apocalypse* (XX, 2) sous la forme d'un dragon, du serpent Azi-Dahâka des mazdéens, monstre à trois têtes qui, après s'être emparé du trône, désole la terre pendant mille ans, puis, renversé, est enchaîné au mont Demavend, où il restera captif jusqu'à la fin des temps[2]. Alors Ahriman le délivrera de ses chaînes, et le monstre se précipitera sur le monde. Il avalera Ahriman — c'est-à-dire qu'il s'identifiera à lui — détruira les deux tiers des hommes et des autres créatures d'Ahoura-Mazda et corrompra tous les éléments, jusqu'à ce qu'il soit tué d'un coup de massue par le héros Kérésaspa[3] et « que l'adversité quitte ce monde et que commence un nouveau millénaire ». Telle est l'antique légende qui forme la conclusion du Bahman-Yasht[4]. Il est à peine douteux qu'elle fût pareillement rapportée de quelque façon à la fin de la révélation d'Hystaspe.

Les autres détails que donne Lactance sur les événements du huitième millénaire paraissent tirés d'un commentaire chiliaste de l'Apocalypse[5] et aucun indice ne permet d'en rien rapporter au Pseudo-Hystaspe. Mais nous trouvons ailleurs une donnée précise sur le dénouement du grand drame cosmique que prétendait exposer son œuvre. Selon saint

1) *Inst.*, VII, 26, 1 : « Diximus in principio regni sancti fore ut a deo princeps daemonum vinciatur, sed idem, cum mille anni regni, hoc est septem millia, coeperint terminari, solvetur denuo et custodia emissus exibit atque omnes gentes quae tunc erunt sub dicione iustorum concitabit. » Cf. *Epit.*, 67, 6.

2) Darmesteter, *Zend-Avesta*, I, p. 86, n. 20 ; cf. Yasht XIX, 37 ss. Cf. Söderblom, *La vie future d'après le mazdéisme*, 1901, p. 258 ss. ; Gall, Βασιλεία τοῦ Θεοῦ, p. 136 ss. ; Louis H. Gray, *Ratanbai Katrak lectures*, Bombay, 1925, p. 187 ss.

3) Cf. Darmesteter, *op. cit.*, II, p. 521, n. 111.

4) Bahman-Yasht, III, 54 ss. Cf. Dinkart, VII, 10, § 10 (V, p. 114, West). Une forme spiritualisée de la légende est donnée dans le Boundahish, XXX, 29 : Ahoura-Mazda, ceint du *kusti*, réduit Ahriman et Az à l'impuissance en récitant une prière.

5) L'Apocalypse (c. 20) est combinée avec Ezéchiel, 38-39.

Justin [1], Hystaspe prédisait « que les choses périssables seraient consumées par le feu ». Nous avons montré dans la première partie de ces recherches (p. 42) que les mages occidentaux avaient, en effet, adopté la doctrine chaldéenne et stoïcienne d'une grande ἐκπύρωσις, distincte du fleuve de feu que fait couler Mithra. Cette conflagration détruira tous les éléments et préparera la rénovation totale de l'univers, devenu le séjour des élus pour une vie éternelle [2].

CONCLUSION

Après ces longues recherches, il importe de coordonner les résultats partiels auxquels successivement elles nous ont conduit. Car si l'eschatologie des mages occidentaux ne forme pas une doctrine d'une cohérence rigoureuse, ses grands événements s'enchaînent cependant suivant un ordre logique. Ce système est né de la combinaison de vieilles traditions mazdéennes avec l'astrologie babylonienne, et quand l'hellénisme eut conquis l'Orient, la doctrine chaldéo-persique s'adapta à la cosmologie stoïcienne.

De même que les jours de la semaine sont régis par les sept planètes, la vie de notre monde, formé de quatre éléments, se divise en sept millénaires, dont chacun est dominé par un de ces dieux sidéraux et porte le nom du métal qu'on associe à cet astre. Une échelle à sept échelons, formés de ces métaux et surmontés d'un huitième degré, était le symbole de la

1) Justin, *Apol.*, I, 20, 1 : Καὶ Σίβυλλα καὶ Ὑστάσπης γενήσεσθαι τῶν φθαρτῶν ἀνάλωσιν διὰ πυρὸς ἔφασαν. — Pour le sens de l'expression τῶν φθαρτῶν, cf. par exemple Philon, Περὶ ἀφθαρσίας κόσμου, c. 3, p. 489, M. : Κόσμον γενητὸν καὶ φθαρτόν. Justin oppose cette doctrine, selon laquelle seuls les φθαρτά, c'est-à-dire la création, sont détruits, à celle des stoïciens, pour lesquels Dieu lui-même se résoudra en feu. Cf. Windisch, pp. 26 ss. — Sur cette ἐκπύρωσις dans le judaïsme, cf. Schürer, *op. cit.*, II³, p. 546, n. 61, — dans la littérature apocalyptique, cf. *Or. Sibyll.*, II, 197 ss., III, 71 ss. et Bousset, *Antichrist*, p. 159 ss., qui n'a pas distingué assez nettement le « fleuve de feu » de la conflagration finale de l'univers.

2) Cf. *supra*, p. 43. Hystaspe se rencontrait ici aussi avec Lactance, *Inst.*, VII, 26, 5 : « Cum vero completi fuerunt mille anni (au bout du huitième millénaire), renovabitur mundus a Deo et caelum complicabitur et terra mutabitur. » Cf. *Apoc.*, XXI, 1.

destinée de l'univers. L'antique conception iranienne qui attribuait à la création d'Ahoura Mazda une durée de trois fois trois mille ans, s'était ainsi modifiée pour se mettre d'accord avec le système planétaire. Durant le premier âge, celui de Saturne ou du plomb, les hommes, doués d'une longue vie, ont joui dans leur simplicité primitive d'un bonheur inaltéré. Mais pendant les millénaires suivants, une décadence progressive raccourcit la vie humaine et la pervertit. L'Esprit du Mal acquiert une prépondérance de plus en plus marquée sur celui du Bien, et à la fin du sixième millénaire, celui de la Lune ou de l'argent, l'iniquité deviendra intolérable. Il faudra pour qu'Ahriman soit vaincu, qu'arrive le septième millénaire, celui du Soleil, qui doit amener l'âge d'or sur la terre.

En même temps les mages enseignaient que des empire qui successivement avaient dominé le monde, le dernier serait celui de Rome. Sa chute devait être le présage que la fin de l'humanité était proche. Un jour, l'Orient assujetti prendra sa revanche et l'Asie soumettra l'Europe, mais quand s'écroulera le grand édifice de l'État romain, une affreuse anarchie s'ensuivra. Un clergé d'astrologues plaçait cette époque néfaste au bout de l'âge lunaire. Les guerres succéderont alors aux guerres et tous les fléaux d'Ahriman se déchaîneront : sécheresse et stérilité, incendie et inondation, peste, famine, tremblements de terre, désoleront la nature. Le trouble de celle-ci s'étendra au ciel : le soleil s'obscurcira, la lune sera empourprée de sang, les astres, hâtant leur cours, abrégeront la durée des années, des mois et des jours. Un dixième à peine du genre humain survivra à tant de calamités.

Les livres sacrés du mazdéisme sont remplis du récit des luttes que des héros pieux soutiennent contre les ennemis de l'Iran, qui sont aussi ceux de la vraie religion. Ces combats sont un aspect du duel sans trève d'Ormuzd et d'Ahriman. Nous ne connaissons que le dernier épisode des guerres que les mages occidentaux prédisaient pour la fin des siècles. Les fidèles, pour échapper à la tyrannie d'un conquérant

impie, transporteront leurs autels sur une montagne reculée, mais assiégés et serrés par les troupes de leur oppresseur, dans leur détresse ils tendront les mains vers Ahoura-Mazda ou Zeus et invoqueront son secours. L'Être suprême enverra alors vers eux une émanation du Soleil, le dieu que les Perses appellent Mithra et les Grecs Apollon. Il apparaîtra, nouveau Phaéthon, sur son quadrige flamboyant et fera périr dans les flammes les troupes de l'Impie. Puis ce Soleil-Roi descendra ici-bas pour y établir la justice et faire participer à un bonheur sans mélange l'humanité vivante et défunte. Il ressuscitera les morts, et, dieu de la vérité, il séparera infailliblement les bons d'avec les méchants. Tous devront traverser un torrent embrasé qu'il fera couler sur la terre. Mais les bons n'en sentiront pas l'ardeur dévorante, qui brûlera les pécheurs ou les purifiera des crasses de la chair. Une interprétation philosophique de ce vieux mythe faisait de ce fleuve igné « le feu raisonnable », dont le soleil est le foyer le plus actif et qui, dans sa haute intelligence, distingue infailliblement les innocents et les coupables.

Mithra sacrifiera alors un taureau merveilleux, et de sa moelle composera un breuvage d'immortalité pour les justes et fera régner sur la terre, assainie par le feu, la paix, l'abondance et la félicité. L'âge d'or, dont ont rêvé les poètes, est ce millénium futur, soumis au gouvernement de l'Astre-Roi.

Mais après mille ans, le pouvoir de celui-ci cessera et avec lui prendront fin les dominations des planètes sur la terre. Durant tout son règne béni, le Dragon de la perversité, prince des démons, était resté emprisonné et enchaîné. Mais au bout de ce septième millénaire, se libérant de ses liens, il se précipitera sur le monde, qu'il accablera de nouveau de malédictions et de calamités, conduisant l'humanité au bord de la ruine. Alors Ahoura-Mazda enverra ses anges anéantir à jamais la puissance de l'Esprit du Mal et ce sera la fin du huitième âge. Une conflagration générale, une *ecpyrosis* intégrale, dissociant l'amalgame cosmique, le feu divin absorbera les trois autres éléments. Mais de cette masse ignée, naîtra un monde

plus parfait, soustrait à la corruption, où les justes, affranchis des nécessités humaines, jouiront d'un béatitude éternelle. Les périodes planétaires sont révolues ; on entre dans l'ère du Temps sans bornes.

Voilà donc, dessinée à grands traits, quelle était l'eschatologie des mages d'Asie Mineure et de Mésopotamie, vers le 1er siècle avant notre ère. Pour compléter cette étude, il faudrait montrer les relations de ces croyances des maguséens avec celles du zoroastrisme, telles que nous les trouvons formulées dans l'Avesta et la littérature pehlvie. Il importerait surtout d'indiquer ce que leur doivent les chiliastes juifs et chrétiens, quelle fut leur action sur la littérature apocalyptique et ce que l'Église en a retenu. On devrait enfin rechercher ce qu'ont pu leur emprunter les oracles sibyllins, les livres hermétiques et même la quatrième églogue de Virgile. Mais, pour épuiser un pareil sujet, un gros volume serait nécessaire, et il appartiendra aux exégètes de se préoccuper de quelques-unes de ces questions. Nous nous sommes contenté ici, en précisant les doctrines des mages occidentaux sur la fin du monde, de donner un fondement plus solide aux recherches futures.

Imp. des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris